

Les lieux de Roger Vailland

Recenser des lieux où vécut (ou séjourna) Roger Vailland a déjà bien sûr été effectué... Sous cette forme, sauf inadvertance, sans doute pas... Lorsque je fis part de ce projet à Alain (Georges) Leduc, il me suggéra de lire soigneusement son livre et de relever tous les toponymes. Bien sûr, des regroupements étaient nécessaires. Mais chaque entrée qu'il recensa mentionne en référence le numéro de page de l'ouvrage... D'autres lieux ne figurant pas dans son Roger Vailland, un homme encombrant (L' Harmattan éd., 2008), ont été ajoutés.

Naguère, « Grand Reporter » et grand voyageur étaient de « parfaits » quasi-synonymes, l' un impli- quant l' autre. Depuis qu' il s' agit là, pour le premier, d' une qualification indiciaire ou d' un titre (parfois galvaudé), ce sont plutôt les envoyés spéciaux qui voyagent le plus souvent et le plus loin. Roger Vailland fut un grand reporter et resta un grand voyageur. Mais il ne fut pas un « écrivain voyageur », tel que l' on l' entend à présent. *Boroboudour* (Indonésie, 1950), *La Réunion* (1958) ne s' apparentent que partiellement au genre « littérature de voyage » tel qu'illustré par Bruce Chatwin, Michel Le Bris, Stevenson, ou Loti.

Cet aspect de la personnalité de Vailland reste sans doute à étudier, mieux cerner... Ex-grand voyageur, je n' ai plus ressenti le besoin, l'urgence, l'impulsion de partir au lointain ; et rester « immobile » — en Europe ou au pourtour méditerranéen — me convient désormais. Je ne me vois plus égaler Babis Bizas, natif d'Arta (Grèce, Épire), bientôt 65 ans (en 2019), qui s' est rendu dans 195 États dès 2004, Antarctique et Pôle Nord en sus, et les aura visités deux fois chacun en 2020, si la sérendipité (ou la médecine) lui prête vie. Je me souviens aussi d'un prospecteur de minerais en Guyane qui, des mois isolé par des crues de l'Ama- zone, recousait ses plaies à l'aiguille de couture et au fil poissé... Vailland, un temps tenté de se faire l' émule de Rimbaud en Éthiopie, ne fut pas de la trempe aventu- rière d' un Henry de Monfreid. À l' inverse, contrairement à un Joseph Delteil se retirant en sa « Deltheil- lerie » (sa Tuilerie de Massane), et ne la quittant plus, il alterna longues pauses dans l' Ain, séjours prolongés (en Italie surtout), et périples divers, après être resté longtemps très « parisien ». Cette, ces alternances, le caractérisent par rapport à d' autres « journalistes- écrivains » ou catalogués « de terroir ».

La mémoire d' Alain (Georges) Leduc l' a porté à me faire imaginer que son *Roger Vailland (1907-1965) – un homme encombrant* abondait en noms de lieux (ce qui se vérifia) et en constituait une recension exhaus- tive (tâche insurmontable). Il fallut donc légèrement étoffer. Classer aussi. Le plus simple consistant à dis- tinguer lieux de résidence ou de séjour en France et à l' étranger, et à ne pas respecter la chronologie, ou un classement

alphabétique, l' emporta : autant musarder, baguenauder, zigzaguer, en compagnie de Vailland... Les curieux – amateurs récents (re)découvrant l'au- teur – et les habitantes, autochtones ou anciens des localités mentionnées « débarquant » sur ce texte, à la faveur incidente d' une recherche sur la Toile, en sont les primordiaux destinataires... Tandis que des spécia- listes de Vailland décèleront sans doute des omissions, volontaires ou non, et n' apprendront sans doute que fort peu. Car cette recension se veut surtout « touris- tique » et surtout pas érudite (ou prétentieuse, comme on voudra).

Ne traiter que de Paris et ses alentours fournirait la matière d' un livre. Il fallut donc faire la part des choses, notamment ne pas signaler abondamment des lieux de reportages (consignés par ailleurs, en divers documents reproduisant des articles de *Paris-Soir* ou *Paris-Midi*). Mais une attention particulière fut portée aux cafés et cabarets : noctambule induré, ou en repé- rage en vue de futurs articles, ou désœuvré et diurne, Vailland en fréquenta de multiples. Sans compter des libraires telle Shakespeare & Company (la librairie face à Notre-Dame et l' antérieure).

Je glisse à l' occasion quelques remarques ayant peu de rapport avec ce que décrivit ou évoqua Vailland.

Comme ici qu' il hanta sans doute aussi les anciens « bars de la presse » parisienne, peut-être Le Tambour (qui ne l' est plus, ou si peu, car voici longtemps que je n' y trouve plus *Le Canard enchaîné* chaque mardi soir) ; les faubourgs Montmartre, Poissonnière, la cour des Petites-Écuries, la rue du Louvre, étaient peuplés de journaliers, d' ouvriers du Livre et de protes qui se retrouvaient au Bouillon Chartier, puis en divers bars du quartier élargi que la rue de Réaumur partageait... Vailland avait envisagé de rédiger un guide de Prague. Dommage qu' il n' ait pas, comme Boris Vian (son *Manuel de Saint-Germain-des-Prés* reste un pré- cieux ouvrage), entrepris de composer un vade-me- cum de tous ces rades, caveaux, bistrots, brasseries.

Ces « lieux » ne sont pas non plus ceux mention- nés à l' occasion dans l' œuvre de Vailland, hormis coïncidence, comme ici : « *Le Valmont de Vaillant et de Vadim, lui, sera un diplomate du Quai d' Orsay et partagera son temps libre entre Deauville et les sports d' hiver.* » [A(G)L, p. 20]. Ont donc été expurgés ceux des divers tournages de films, d' interventions pu- bliques (dont par exemple, une lecture en compagnie

de Jeanne Moreau aux usines Renault de Billancourt). Sta- tion à combler les manques : cherchez, vous Vailland n' aurait fait qu' une halte jambon-beurre (ou diverez d' autres lieux. Un récit trop structuré confère coup d' un soir) à Deauville ne peut justifier une entrésque toujours l' illusion d' en savoir « à peu près assez Deauville. Que Vailland soit allé ou non au Cabaret les failles de celui-ci seront, je l' espère, comblées Voltaire de Zurich (ou plutôt devant, car il ne rouvrit qu d' autres, par exemple des historiens locaux dont j' beaucoup plus tard), importe assez peu. Sauf s' il était père avoir pu susciter la curiosité.

établi que, « porteur de valises », il ren- contrait Un autre biais — *a priori* stupide : pourquoi proximité des émissaires du FLN algérien (ce qui fut moins bien, moins pertinent, davantage hors-sujet supputé et le reste). a consisté à piocher le moins possible dans les notices

Ce qui suit, pour qui ne connaît ni n' a lu la page « les lieux de Vailland » du site roger-vail- Vailland (ou en a tout oublié depuis longtemps), vaut d. Elles seules font autorité. Ce qui devrait porter à

leur consultation. La (piètre) qualité de ce défaut fut de m'obliger à chercher ailleurs, à éviter de me laisser aller à doubloir, et peut-être dénicher un détail pas trop insignifiant.

Il reste sans doute à découvrir... Si, comme le suggère Jean-Michel Royer, dans son *Les Petites Malices du Général* (Balland, 1990), Roger Vailland avait été reçu à La Boisserie (Colombey-les-deux-églises) ou à l'Élysée, je me serai empressé d'en faire une entrée. Royer rapporte que de Gaulle confia à Olivier Guichard que, à l'hiver 1957, il suggéra au maréchal Juin de lire *La Loi*. Et début 1958, le général demande à Roger Stéphane s'il avait lu ce livre : « Avez-vous lu le Goncourt ? (...) Eh bien, je suis ce vieux hobereau de Don Cesare : “désintéressé” ». Autre exemple, Pascal Sevrin (Jean-Claude Jouhaud, né en 1945), en divers de ses livres, dont *Le Passé supplémentaire*, évoque Vailland, alors journaliste pour *Le Peuple*. Mais il est orthographié « Vaillant ». Comme, assez (trop) fréquemment. Si vous cherchez Roger Vailland, cherchez aussi « Roger Vaillant »... Vous retrouverez ce Roger-là fréquemment (chez Irène Pauline Bourlas, Dominique Chipot, Lourdes Ortiz, Robert Sabatier, &c., et même, même (p. 218) dans le Max Chaleil — après de multiples « Vailland » — dans l'édition de Subervie de 1970). Traquer ce Roger Vaillant (il en fut d'autres, homonymes, qui ne sont pas Vailland) dans la littérature, permettrait sans doute de découvrir d'autres de ses « lieux ».

Qu'il me soit pardonné d'y avoir renoncé : ils sont trop nombreux... **Jef Tombeur**

Clara Gansard, actrice, était l'épouse du cinéaste Louis Daquin...

RIS & ÎLE-DE-FRANCE

cafés, théâtres Bar du Château (pp. 42, 47) – Au 54, du Château, dans le quartier Plaisance, proche de la gare d'Orléans, dans une maison ayant depuis cédé son emplacement à un immeuble, Marcel Duhamel, Raymond Neau et Yves Tanguy étaient colocataires, puis ce seront René Thirion et Georges Sadoul. Il est probable que Roger Vailland y rencontra Jacques Prévert et d'autres surréalistes. Il fut convié à rejoindre, au soir du 11 mars 1929, la trentaine de participants (sur deux fois plus de convoqués – dont nous, qui s'abstiendra – à se réunir) du tribunal des « rants dé-lites » présidé par André Breton, avec Louis Lécuyer pour procureur. L'audience se tint en présence de Roger Gilbert-Lecomte, son principal coaccusé, dans une cellule du troquet faisant face à la demeure du 54. Bref, tous les membres du *Grand Jeu* furent condamnés illico ou par contumace au bannissement avec sursis, l'exécution de peine fut différée ; elle ne tarda guère pour Vailland, principal accusé. Il leur est reproché d'être solidaires d'articles de Roger Vailland parus sous son nom (six mois auparavant, il avait adopté ensuite un pseudonyme) dans *Paris-Midi*. Deux sont cités : « Le souvenir de Guynemer » et « L'hymne à l'Appel-Martia » (paru le 15 sept. 1928). Vailland rétorque en substance « qu'il ne s'estime pas plus coupable que l'ouvrier

es de l'écrit, comme le dit Joseph Roth, en 1933, qui

résidait à l'étage. Vailland y fréquente sans doute divers immigrés. Après la Libération, les écrivains noirs américains

comme James Baldwin, Chester Himes et Richard Wright

sont au nombre des habitués. Pierre de Lescure (père de

François Lescure, redchef de *France Nouvelle*, et grand-père de Pierre Lescure, de Canal+), logea aussi à l'hôtel du premier étage à partir de 1953 (rapporté par Jacques Henric dans *Politique*).

Chez Francis. – La brasserie de la place de l'Alma était fréquentée par Pierre Lazareff et l'équipe de l'émission « *Cinq colonnes à la une* » qui eut pour principaux animateurs Pierre Desgraupes et Pierre Dumayet, avec pour cheville ouvrière Monique Wendling (qui collabora avec Vailland sur des tournages, dont celui des *Liaisons dangereuses*, de Vadim, en 1959, et à laquelle il dédicacera *Un Regard froid*). À la fin de la dernière émission, Lazareff convia à dîner toute l'équipe, quelques journalistes et amis. Yves Courrière, dans *L'Histoire qui court : l'aventure du grand reporter*, rapporte que Lazareff se retira sous un tonnerre ininterrompu d'applaudissements. La brasserie avait aussi servi de quartier général à Blaise Cendrars, à Giraudoux et Louis Jouvet.

Le Dôme – Vailland fréquente la brasserie du Dôme avec Marianne Lams, qui devint sa compagne. Georges Neveu, Prévert, Artaud, Roger Blin, Roger Vitrac, Becketts puis Arthur Adamov, s'y rencontrent. Adamov fréquentait le Dôme dès 1925. Dix ans plus tard, après un voyage en Europe, il retrouve la brasserie qui se transforme en café littéraire. Simone de Beauvoir, dans son *Journal de guerre*, note qu'en octobre 1939, « *le Dôme est rempli d'épaves* » (Adamov vient de la « taper » de 20 francs). En 1949, Syl Reiner, qui vient à un rendez-vous fixé par Kessel, remarque que des artistes ou prétendus tels y sont « *éparpillés à toutes les tables [et] ergotent à perdre souffle sur l'avenir de leur œuvre en gestation. En attendant, ils mendent un verre de bière et un sandwich au premier bourgeois venu.* » (*Mes Saisons avec Joseph Kessel*, Manya éd.). La Coupole, le Dôme et la Rotonde sont aussi fréquentés par l'acteur Pierre Brasseur, par Philippe Soupault, par nombre de désargentés, bohèmes, mais aussi par des fêtards fortunés (surtout la Coupole, inaugurée le 20 décembre 1927, où l'on danse et

Voir aussi l'entrée Montparnasse.

Le Relais Louis xiii. – Restaurant étoilé sis sur les fondations du couvent des Grands Augustins (75006). Ce serait à, selon Marc-Émile Baronheid (*Régine Deforges : l'histoire d'une conduite*), qu'éconduit, Vailland aurait fini par renoncer à séduire Régine Deforges. Le Relais aurait été « *une de ses cantines stratégiques* ». C'était un café-charbon, fréquenté en voisin par Picasso, qui prit ce nom en 1961.

Harry's Bar – Absolument aucune certitude, ni même permettant de présumer que Vailland, de retour d'Allemagne, fait briller ses barrettes de capitaine en compagnie d'Ernest Hemingway au Harry's New York Bar de la rue Daunou... Mais je verrais bien la scène dans un film de Pierre Kast (1984), ami de Roger Vailland, qui ne sera jamais né. Que ce soit à partir de 1928 ou jusqu'aux années 1960, Vailland fréquenta la plupart des lieux de nuit parisiens les plus en vue. Mettons que le(s) Harry's symbolise ici tous ceux qui ne sont pas mentionnés. Et même toutes les régions, villes, villages et étrangères ici omises (le Harry's Bar de Venise est un semi-homonyme de celui de Paris). Vailland visita la ville étape vers Prague, à l'été 1927. Peut-être fit-il

le Harry's ? Non, il fut fondé en 1931, calle Vallaresso. Ernest Hemingway y acheva *Across the River and into the Trees*, mais c'est une toute autre histoire.

Bar Vert, rue Jacob (p. 29). – C'est l'un des premiers bars « américains » (à cocktails, servis au comptoir) parisiens, ouvert *non-stop* dès la Libération, au rez-de-chaussée 14 de la rue Jacob. Vailland y retrouve Albert Cossery et Maurice Merleau-Ponty, Raymond Queneau, Juliette Gréco, Jean-Paul Sartre, Jean-Paul Artaud... Lesquels (ou d'autres) persuadent le propriétaire de reprendre le caveau du Tabou, début avril 1947. En 1949, Boris Vian, dans son *Manuel de Saint-Germain-des-Près* (1951, Scorpion éd.), les peintres remplacèrent les écrivains après l'ouverture du Tabou. Vailland retrouvera Claude Roy au Bar Vert avant de consulter le professeur Jean Claude Royard à propos de son cancer, en 1965. Claude Roy querra que Vailland exprima le désir de « *vivre et mourir en France de la Résistance* ». Après la consultation, il téléphonerait à Claude Roy et se raccrochera à l'idée qu'il est atteint par «

un virus ».

Le Tabou, (pp. 30, 158). – 33, rue Dauphine, angle rue Christine, l' hôtel d' Aubusson, devenu le Café Laurent en mars 2000, est au départ un bar de nuit fréquenté par le personnel des Messageries de la Presse qui accueille aussi la clientèle du Bar Vert. Ce café devient le Tabou le 11 avril 1947. Le Club Saint-Germain (13, rue Saint-Benoît), inauguré en juin 1948, lui ravira la plupart de sa clientèle à partir des années 1950. Lors de l' ouverture, en avril 1947, et longtemps par la suite, on n' y sert que ce qui sera dénommé plus tard le *cuba libre* (rhum-Coca). Le magazine *Samedi soir* lance ce caveau étroit et pratiquement toujours enfumé. *Life* embraye. Bientôt, pratiquement seules les célébrités y sont admises. Au Tabou, puis au Club Saint-Germain, Michel Legrand accompagne, au piano, Boris Vian.

Gaston Gallimard, François Mauriac, Orson Welles, Mar-Dietrich et même l' Aga Khan se rendront au Tabou. À partir de 1949, cela devient un cabaret de chansonniers et humoristes, dont Roger Pierre et Jean-Marc Thibault, Jacques Fabbri, Fernand Raynaud... Les orchestres de jazz reviennent en 1953. Mais c' est la faillite en 1962 et l' année suivante le New Tabou est en fait une salle de catch. Le Club Saint-Germain est, lui, en 1963, devenu Le Bilboquet, puis, en mars 2009, le Costes Saint-Germain, renommé depuis La Société.

Le Lorientais, (p. 165). – Ou Caveau des Lorientais (ancien Hôtel des Carmes). Il précède Le Tabou. Installé 5, rue des Carmes, en mai 1946, fermé du fait d' un prétexte administratif en 1948 (l' étroitesse de l' issue de secours). Le musicien Claude Luter y débute sa carrière avant de faire le bonheur du club Le Vieux Colombier, en 1949.

Le Montana – Hubert Juin, évoquant Gobineau dans « Un grand poète romantique », indique y avoir fréquemment débattu avec Vailland « sous les regards assez narquois de blonde Mireille ». S' agirait-il de la chanteuse Mireille Hameuch qui épousa Emmanuel Berl en 1937 et dont le « *petit chemin qui sent la noisette* » fut – et reste – « fréquenté » par divers libertins ? Sans aucun doute. C' était, à l' époque, un bar et un caveau qui, par la suite, accueillera des musiciens

le jazz et les existentialistes. Il sera concurrencé par Le Club Saint-Germain, ouvert en juin 1948, devenu disco-thèque en 1979, qui avait eu raison du Tabou, lequel se survécut jusqu' en 1962. Le 28 de la rue Saint-Benoît est devenu un hôtel doté d' un club-bar chic (et cher) avec coin danse au sous-sol et rooftop.

Le Méphisto, (p. 30). – Boulevard Saint-Germain, le fondateur de la Rhumerie martiniquaise, Joseph Louville, ouvre en cabaret-boîte de nuit, Le Méphisto, que Vailland fréquente de 1945 à... peut-être sa fermeture. À son emplacement, au 46 du boulevard, une autre Rhumerie lui succède à présent. Le jazz, mais aussi la musique antillaise (autres boîtes : La Cabane cubaine, le Habanera, et bien sûr Le Bal noir de la rue Blomet...), sont en vogue à l' époque où Vailland retrouve Paris. Mais, sur le site *cafe-geo.net*, je retrouve un texte non signé d' un « géographe » (Pierre Gentelle ? Sans doute...) parlant qu' à la Rhumerie « *il était encore possible, peu après 1960, d' y rencontrer un Leiris qui se cardinalisait à chaque moment, un Vailland désabusé qui faisait de loin notre admiration.* ». Oui, c' est bien de Pierre

Intelle, qui signait Cassandra... Puisque je ne sais où le citer, ce sera ici que je citerai Guy Konopnicki et son article remarquable de *Marianne* (13-19 janvier 2007), « Ces cafés où les femmes avaient leur place » : « *Dans l'entre-deux-guerres, le bistrot parisien se féminise à mesure de la multiplication des emplois féminins. Roger Vailland évoque les caissières des grands magasins, ces petites vendeuses que l' on trouvait pour écervelées et qui occupent Le Printemps et les étagères Lafayette pendant les grèves de 1936.* ». Il n' y a pas une « Siconne de Bavoire » (la « duchesse de Bovouard » d' Boris Vian), et des Régine Desforges à fréquenter les cafés (le Flore et d' autres, pour Simone de Beauvoir, le bordel), à s' accouder aux comptoirs, qu' elles soient millionnaires, à la recherche de Mister Goodbar ou non.

Les communistes hédonistes sans le savoir (non par ignorance de leurs êtres, mais de la terminologie actuelle), les jeunes femmes que rencontre Vian ne sont pas toutes des Bibi, des filles (Michelle Vian et autres). Ou des « Boule » (Andrée). Vailland en retrouvera certaines dans la Résistance et au PCF, mais pas tout à fait sur la ligne pudibonde de Jeannette

Vermeersch, épouse Thorez, dont Patrick Buisson décrira l'impact dans son chapitre « Apothéose du puritanisme rouge » de 1940-1945 – *Années érotiques : de la Grande Prostitution à la revanche des mâles*, traitant surtout de Maxence Van der Meersch).

Théâtre des Mathurins, (p. 91). – Ce théâtre est situé au 36 de la rue. Travail et Culture et la revue *Le Peuple* y proposent des places à tarif réduit pour les syndiqués. *Héloïse et Abélard*, de Vailland (parue en 1947), y est jouée le 3 décembre 1949. Le peintre Soulages collabore aux décors de la pièce. Outre des reprises en province, la pièce fut jouée 106 fois. Elle fut assez bien saluée par la critique mais Mauriac et Claudel auraient souhaité l'interdire. Car la pièce, dont l'un des décors est la silhouette des tours de Notre-Dame-de-Paris mais « *musique et décors n'indiquent l'époque (...) que par quelques détails. Les robes d'Héloïse pourraient presque être portées sur le boulevard Saint-Germain.* », prend des libertés avec l'histoire officielle. L'Héloïse de Vailland est anticléricale, son Abélard est épris de liberté et de justice sociale. Pour Vailland, une pièce n'est significative qu'*en fonction de l'actualité* », celle d'un parti, le MRP, démocrate-chrétien, qui « *prend une place prépondérante au pouvoir* ». En 1953, Vailland regrettera s'être laissé aller à trop d'anachronisme avec la tirade anticléricale d'Héloïse d'avant le tombé de rideau. Parmi le public de la première dans ce théâtre : la « licorne », Lisina Naldi, future Élisabeth Vailland. La pièce obtint le prix Ibsen en 1950.

Rues et adresses diverses... 38, rue de l'Université, (p. 10). – Vailland s'installe en décembre 1934 avec Andrée Blavette, dite Boule, chanteuse rencontrée au cabaret La Cloche, mais ils fréquentent encore le domicile des parents. Andrée, la villa Léandre de Montmartre. Leurs nuits veillées sont plus longues que leurs jours endormis. Cette planche de planque à Armand Borni (Roman Czerniawski) et sera fréquentée par Mathilde Carré (dite La Chatte, qui fut la maîtresse de Ferdinand Lumbroso), du réseau des éditions René Debresse (devenues Les Nouvelles Éditions Debresse dans les années 1950, à la même adresse). René Debresse fut notamment l'éditeur (et soutien) des poètes qui allaient former l'École de Rochefort en 1941. Georges Ribemont-Dessaignes, directeur de la revue *Bifur*, y publiera *Ombres*, en 1942.

37, rue du Louvre — « Tout le monde » connaît cette adresse car l'immeuble de l'angle des rues du Mail et du Louvre se remarque. Ce fut le siège des rédactions de *Figaro*, *L'As*

Théâtre de Lancry, (p. 133). – Soulages et Vailland y assistent à la première, le 22 avril 1952, des *Chaises* de Ione Sur Paris et Roger Vailland, le livre d'Alain Rustenholz, *P. Ouvrier; des sublimes aux camarades* (Parigramme éd., 2003-2012) mentionne l'écrivain dans une douzaine de pages... Ce théâtre, alors situé au 10, rue de Lancry, fermé en 1953, a été entièrement rénové en 2014 pour abriter divers studios de créateurs. Ce fut aussi l'adresse de la Kultur Ligei Pariz qui éditait en yiddish *Naïe Presse* (Presse Nouvelle). Ce théâtre avait été, de 1905 à 1939, le Théâtre israélite de Paris. Ce fut aussi le siège de la Licra, de ligues antifascistes. À la Libération, la salle de 400 places est renommée Théâtre de la République mais le Parizer Yidisher Arbater Teater et le Yidisher Kunst Teater y donnent des représentations. La sa-

non des moindres), Vailland put s'entretenir avec Saint-Exupéry et Camus en ces lieux, devenus à la Libération le siège de *Ce Soir*, *Libération* et *Front national*. Non loin, rue Montmartre, Le Tambour, « *bistrot de l'urbain bucolique* », regroupa les journalistes nostalgiques du quartier. Chaque mardi soir, un collaborateur du *Canard enchaîné* venait apporter l'hebdomadaire à Dédé Camboulas, le « *communard rathène* », pittoresque patron du non moins pittoresque établissement qui ne s'évacue que pour de rapides coups de balais aux matins blêmes ou resplendissants. Même si le jeune Vailland n'en hanta guère les nuits (allez savoir...), son fantôme doit y flotter, ainsi qu'au Bouillon Chartier, où tant et tant de consœurs (Tatayna, Madeleine Jacob, Simone Téry, André Viollis...) et confrères veillèrent après les tombées des copies...

Le 37, rue du Louvre, fut aussi le siège de quotidiens *L'Humanité* et *Ce Soir* (*Ce Soir*, fondé en 1937, suspendu sous l'Occupation, renaît en août 1944 et s'éteint en février 1953). En 1947, les deux titres cohabitent notamment sous les directions d'Aragon, André Stil et Pierre Daix. Dans le *Libération* (d'après 1973, l'actuel, article du 8 mars 2006), Charles Dobzynski se souvient : « *L'humour juif inclut évidemment la caricature, et l'un de ses virtuoses fut un ami de ma jeunesse, Mittelberg, qui signait Tim des croquis aussi féroces que "l'Œil de Willem"... Je me souviens de nos rencontres, au bar du quotidien Ce Soir, rue du Louvre. On buvait sec avec Tim, en compagnie de Roger Vailland, Pierre Courtade, Alain Guérin, poète et ami entré juste avant moi au journal, Daniel Anselme, ce pachyderme érudit dont les sarcasmes étaient sans réplique. Tim n'épargnait rien, lui, non plus, dans l'actualité passée au crible de la dérision !* » L'immeuble est une vraie ruche, *Paris-Match* y cohabite un temps avec *Paris-Soir*, et Roger Worms (Roger Stéphane) transfuge de *Match* vers le quotidien, s'y lie d'amitié avec Vailland. Roger Stéphane/Worms, dans *Chaque homme est libre au monde*, relève : « *À Paris-Soir, un quart des hommes est pédéraste, un quart des femmes, lesbiennes. Et ce qui reste couche ensemble.* ». Dans leur biographie de Roger Stéphane (Grasset), Olivier Philipponnat et Patrick Lienhard catégorisent le jeune Vailland « *sexuellement indéterminé* ».

Les deux Roger écument les cabarets parisiens (dénommés les bigays) par la suite dès la nuit venue.

Maison de la Pensée française – Hôtel Hirsch, 2-4, rue de l'Élysée. En 1947, Aragon y préside aux destinées de la maison de la culture du PCF, autrefois rue Navarin, siège du Comité national des écrivains. Chaque année, les grands escaliers voient s'installer des auteurs proches du parti pour les séances de dédicace de leurs ouvrages. Alain Rustenholz remarque : « *Aragon et Elsa Triolet sont tout en haut, et Roger Vailland a gagné plusieurs degrés maintenant qu'on compte le prix Goncourt pour Un jeune homme seul.* ». Vailland s'y rend peut-être aussi pour des pendaisons de rémaillères, des expositions de peintures. Le bâtiment sera acheté par l'État en 1967, abritera le secrétariat aux Affaires africaines et malgaches, puis la cellule diplomatique de la présidence.

Villa Léandre, Montmartre (p. 30). – L'ancienne impasse dite Villa Junot, aménagée en 1926, devient la Villa Léandre en 1936. Les Blavette, parents d'Andrée (« Boule ») résident au 8, dans une maison d'un étage surmontée de combles aménagés. Le couple résistant Borni y logera, au premier étage, et deux autres membres du réseau Interallié dans les combles ; ils seront arrêtés le 18 novembre 1941, un agent de Londres, Raoul Kieffer, ayant fini par céder aux pressions de l'Abwehr. Madame Blavette, veuve d'un colonel, avait été persuadée par « La Chatte » (Mathilde Carré), membre du réseau, que ses locataires trafiquaient (le marché noir était florissant) et avaient besoin de discrétion. Elle sera arrêtée aussi mais parviendra à se disculper (puis devenir agent double). Un temps, le couple Roger-Boule se partagera entre la villa et le 38, rue de l'Université.

Rue Pétrarque, (p. 31). – Le 7, rue Pétrarque, ex-rue des Réservoirs, où logeait la grand-mère de Vailland, dans un immeuble remanié en 1907, n'est plus du tout à l'identique. C'est devenu un immeuble récent de l'avenue Paul-Doumer (ex-avenue de la Muette jusqu'en 1932, dont le percement débuta en 1924). Vailland y prépara sa licence ès Lettres...

Rue Fontaine, (p. 36). – André Breton demeure en fond de cour, au 42, à partir de 1922, dans une ancienne usine

d'inspiration architecturale « hygiéniste » : les plafonds sonobilière est déjà forte mais on trouve encore de petites très hauts, le dernier étage est surmonté d'une verrière qumbres à louer (et on se réfugie dans les cafés, abondants et sera longtemps, par la suite, un atelier de photographes ux chauffés dans la journée). Les petits hôtels de (Côme Jacquier et Hélène Hubert). L'appartement est vasntmartre ou Montparnasse restent abordables et il est plus Breton y recevra, pour un temps, le jeune Roger le de s'y loger.

Vailland, parfois accompagnés d'amis et d'amis d'amis. Er Un mot sur le Paris de 1944 : le « pendant » de septembre 1928, Vailland s'y rend avec René Daumal : c'est *le de Jeu* est sans doute le roman *L'Hôtel des deux gares* l'entente cordiale. Qui se mue en franche hostilité à partir de (é près des gares de l'Est et du Nord), dont le protagoniste mars 1929. Roc (à rapprocher du Duc de Vailland), et l'auteur (René let), un ami de Vailland. Marat est résistant, Roc colla-

Rue Ravignan – Vailland loge, ou plutôt se planque, au ationniste, mais ils présentent des traits communs. Grand Hôtel Goudeau, devenu depuis Tim Hôtel, au 11, qui **La Villette** (p. 41) – Vailland effectue un premier reportage avoisine Le Bateau Lavoir, résidence d'artistes, pendant sur les abattoirs, d'abord signé Georges Omer (1930), puis l'Occupation. La place Émile Goudeau doit son nom à un in second sous son nom (1932).

chansonnier, fondateur du club des Hydropathes, réunis- sant **Rue Saint-Denis** (p. 20). – Sans doute moins qu'un Georges des écrivains. Albert Camus réside aussi rue Ravignan mais Simenon, mais quand même, Vailland fréquente, un peu fréquente peu (selon Olivier Todd en son *Albert Camus: A life*), à *Paris-Soir*, "Joseph Kessel, and lesser report- ers, like partout où il se trouve, des lieux de prostitution. À son époque Roger Vailland, who were well paid although they worked parisienne, la Bigouden, une Bretonne repérable à sa coiffe, very little.". L'hôtel est proche de la villa Léandre. officie encore... C'est du moins ce qu'indique Di-

Rue des Abbesses, (p. 65) – Vailland y demeure au Daeninckx dans *Missak* (« *Il obliqua (...) pour arpenter la rue Mondétour à la recherche de la Bigouden, une habituée* 11, en 1944. En note de bas de page, Alain (Georges) Leduc *apinant en coiffe bretonne, que Roger Vailland évoquait lors* cite une phrase issue d'un article consacré par *Le Monde* aux *une réception au journal (...)* Il y avait aussi la ménagère, bars littéraires (éd. du 5 août 1988), que vous retrouverez sur *aujourd'hui accrochée à son cabas débordant de poireaux, de* <http://www.roger-vailland.com/La-mise-a-nu-du-reel>. C'était *éleri, passé minuit, comme si elle revenait du marché, mais* en rubriques « Livres » (pp. 9-10) et l'article s'inti- tule « *lle officiait plus bas, rue Quincampoix.* »). Dans ce récit ro- Des salons aux bars littéraires ». Brigitte Ouvry-Vial en nancé, fondé sur une abondante documentation, consacré à *Missak* Manouchian, Daeninckx mentionne quatre fois Roger Vailland. Le secteur, ou « quartier rouge », qu'on en- tend *Vailland*. Le secteur, ou « quartier rouge », qu'on en- tend *aujourd'hui par « rue Saint-Denis »* (en fait, le haut de la rue *et rues adjacentes, comme la rue Blondel*), couvrait en fait *oute la rue et le quartier des Halles*. Dans *Drôle de Jeu*, *Vailland* expose que « *tant que, pour une raison ou une autre,* *l'existera des putains, ce que nous pouvons faire de mieux* *pour elles, est de les traiter gentiment, humainement, sans* *népris... et être généreux avec elles. Tu ne contribue-* *ras pas* *lavantage à supprimer la prostitution en t'abstenant d'aller* *tu bordel, que tu ne contribuerais à la destruction du régime* *in dévalisant un banquier.* ».

sont Montparnasse, les abords de Montmartre et le quartier Saint-Germain. Dans ce dernier secteur, la pression

Rue Bréa. – En 1928, Vailland, tout juste embauché à

Paris-Midi, y loge à l' hôtel, au 15. C'est désormais (2015) la mort de l'écrivain. em- placement d' un magasin de prêt-à-porter. Lui succède dans cet hôtel, vers 1935, l' ésotériste Maria de Naglowska « grande-prêtresse d' amour ». Le lien ? Plus que ténu. Mais René et Véra Daumal furent des disciples de Georges Gurdjieff, et le couple fréquentait Salvador Dali, lequel était assidu, avec Joan Miro, à la Coupole, où Naglowska prêchait « magie sexuelle ». Et puis, auparavant, il y eut la peintre surréaliste pragoise Toyen (Marie Cerminova), proche de Josef Šima, une androgyne, bisexuelle, comme Tamara de Lempicka, et féministe hédoniste, dont Vailland, lors de son voyage à Prague, en 1927, rencontra les amis tchèques. Occultisme, érotisme, surréalisme font ménage à trois. Si ce serait qu' ils ne se soient jamais rencontrés, Vailland, Naglowska et Toyen se sont probablement croisés, du fait de connaissances communes, et ne s'ignoraient pas totalement. Certes, Vailland, après 1930, prend ses distances avec *Le Grand Jeu* et les Phrères simplistes, mais il continue de fréquenter divers cercles de connaissances communes. La rue Bréa est aussi celle du bar La Cigogne que fréquentent Youki Desnos (Lucie Badoud), Foujita et Robert Desnos (elle deviendra Youki Desnos). C' est sans doute dans le même hôtel que Simenon fait converser le commissaire Maigret sur les traces d' Alfred et Ginette Meurant (*Vengeance et trahisons*).

Cour de Rohan. – C' est l'adresse (au 17) de l' atelier de Josef Šima où les simplistes se retrouvent chaque semaine, généralement le jeudi (mais d' autres jeudis sont consacrés à se rendre chez René Maublanc où les phrères se livrent à des expériences paroptiques de « vision extra-rétinienne », à partir de l'automne 1927. Le premier numéro du *Grand Jeu* (ex-*La Voie*, titre mort-né) ne sortira qu' en juin 1928. À compter du début de l'année 1931, alors que Vailland s' est déjà éloigné du groupe, les autres simplistes (hormis Robert Meyrat, dit « La Stryge », qui a fait défection dès 1926) et les proches du *Grand Jeu* se retrouvent chez René et Véra Daumal, qui cohabitent avec Roger Lecomte au 7, rue Dombasle. C' est là, le 30 novembre 1932, que Rolland de Renévill se voit exclu du groupe, notamment pour avoir attaqué frontalement les surréalistes dans la *NRF*, provoquant le départ d' André Delons et Pierre Audard, membres du PCF. Šima et Vailland resteront en relations jusqu' en 1965, année

Bourg-Saint-Martin (p. 27). – Le bar-restaurant La Cigogne des artistes, qui jouxte la salle de spectacles Le Grand Jeu, au 48, fbg Saint-Martin, avait été dénommé Le Café des artistes (dramatiques, le quartier abondant en théâtres). Les grands-parents de Roger Vailland, François et Georgine, us de Savoie, l' avaient acquis. L' adresse fut aussi celle, dès les années 1880 de la maison H. Artaud & Cie, commerce de jeux de sociétés (échiquiers, damiers, quets...). Le père de Roger et sa mère sont donc des bourgeois (ils se marient à l' hôtel de ville du x^e, non loin de l' établissement familial).

Saint-André-des-Arts (pp. 82, 86). – Au 33 de la rue se trouvait le siège d' *Europe*, revue littéraire fondée en 1923 et devenue depuis « irrégulo-mensuelle », à sept numéros/ an ; elle diffuse un DVD de tous les articles parus jusqu' en 2000), créée alors par René Arcos, proche de Romain Rolland. L' adresse de Roy et d' autres amis de Vailland y collaborent, dont Roger Gamarra qui en assure la rédaction en chef à partir de 1929. Par la suite, dans les années 1950, il collabora aussi à *Théâtre Populaire*, dont le siège est aussi dans cette rue... C' est en cherchant à propos de Vailland et des rues Hautefeuille et Saint-André-des-Arts que je suis tombé sur la mention de la dédicace de Vailland à Mitterrand auquel il fait parvenir son *Le Regard froid* (1963) : « pour François Mitterrand, protecteur des vrais amis de [Choderlos de Laclos, en amitié » (en juin 1970, en entretien avec Michel Polac, Mitterrand qualifia *Les Liaisons...* de « livre majeur de la littérature française »). Mais surtout, le futur président avait été l' avocat de Vadim et Vailland (le film tiré du roman, sorti en 1960, avait subi les poursuites de la Société des gens de lettres). En 1931, Vailland logera dans cette rue Saint-André-des-Arts où la revue *Théâtre populaire* élira son domicile. Elle est aussi fréquentée par Prévert et Carné qui se retrouvent fréquemment au restaurant Chez Allard pour préparer le tournage de *Quai des Brumes*. Ce fut aussi la rue du siège des Éditeurs français réunis (futurs éditions Messidor), la maison à laquelle Aragon confiera les cinq derniers tomes de *Les Communistes*.

Rue Hautefeuille. – En 1931 Vailland se sépare de mouchka (Marianne Lams) et va résider dans un « *ap tement de célibataire* », au 1 de la rue Hautefeuille, Fernand Lumbroso (*Mémoires d'un homme de specta Lieu Commun éd.*) dit qu' il lui servit « *souvent de gar nière* ». Vailland et Arthur Adamov auraient initié Lum- b à l' opium. Ce dernier avait projeté de monter le *Chambre obscure* avec pour réalisateur Roger Vadim.

Angle rue Flatters-rue Bertholet (p. 2). – Dans *L' Huma nité-Dimanche* du 31 janvier 1954, Roger Vailland se conf pour un article intitulé « Enfants de la Mouffe ». Les parer Vailland se sont installés, en 1910, au quatrième étage d' un immeuble du quartier de la rue Mouffetard, sur le même p que Charles Péguy. Geneviève, la sœur de Roger, naît en 1912. Le 18, rue Flatters sera aussi l' adresse d' Alexandre Losovski, compagnon de Trotski, en 1913. Vailland a peut être connu Marcel Péguy, le fils aîné de Charles, mais sans doute davantage son frère Charles-Pierre (né en 1915), ou Pierre (né en 1903). Charles Péguy voulait être de ceux qu écrivent simplement et emploient « *le langage de la réalit* ». Vailland se donne pour objectif de « *faire quelque chose a le langage qui soit aussi vrai, en forme, que ce dont je par* ».

Rue Manin. – Roger Vailland et Andrée logèrent dans l' u des immeubles de cette rue, au huitième étage, en octobre 1936 (selon le site parisrevolutionnaire.com, qui laisse pré sumer qu' il était l' hôte du couple Emmanuel Berl-Mireill Hartuch ; lesquels se marient en octobre 1937 mais coha- bitaient alors que Berl avait quitté son épouse, Suzanne Muzard, qui fut un temps la maîtresse d' André Breton).

Montparnasse (p. 86). – Sans doute La Closerie des Lilas... Vailland n' était pas (sauf erreur, improbable, mais l' affaire n' échappa pas aux simplistes) du fameux et fort houleux banquet Saint-Paul-Roux du 2 juillet 1925, mais l' endroit est célèbre, fréquenté par les surréalistes. Dans *Bon Pied, bon œil*, La Closerie est évoquée, ainsi que Chez Nito, bou- levard Edgar-Quinet. Ce n' est pas fortuit si Jean-Marie

t interroge Vailland pour sa série télévisée *Les Heures udes de Montparnasse* en 1961. Et puis, La Closerie, c' est pète rémois Paul Fort, devenu directeur de la revue *Vers et e*, qui fait de la brasserie le rendez-vous des lit- térateurs s les années 1900-1910. Précédemment, c' était le bal de la nde Chartreuse (ou Bal Bullier), déjà fort couru dans les ès 1840. Montparnasse, la nuit, c' est là aussi qu' on s' anaille avec La Closerie pour point de départ, ou de chute petites heures.

Quartier Notre-Dame-de-Lorette (p. 86). – Entre chambres d' hôtels, d' amis, d' hébergement éphémère en chation, après ses débuts à *Paris-Midi* puis pendant l' Occu- on, Vailland a sans doute logé en de multiples endroits à s. Début 1929, il reste assez peu de temps dans une mbre indiquée « *derrière Notre-Dame-de-Lorette* ». Il est illeurs envisageable que l' écrivain n' ait pu se souvenir de es ses diverses adresses parisiennes. Et que, parmi les plus 150 lettres adressées à ses parents ou à sa jeune sœur, à ir de 1923, certaines aient mentionné d' autres adresses celles du moment. Toujours est-il que prendre en compte roximité du 44, rue Le Peletier, carrefour de Châteaudun, précédera l' immeuble de la place du Colonel-Fabien, de 7 jusqu' en août 1971, serait un ana- chronisme. En 1929, ège du comité central du PCF est encore au 120, rue La ette, et Vailland n' est certes pas encore sous forte uence de la mouvance communiste.

odrome d'hiver (p. 99). – La pièce *Batailles pour L' Hu- ité* (écrite pour le cinquantenaire du quotidien) y est jouée 1 avril 1954. Le texte sera reproduit dans une édi- tion uite du lendemain à fort tirage.

e Victor-Schoelcher (p. 99). – En 1947, Vailland se rend, s s' annoncer, chez Soulages, et en guise de carte de vi- lui laisse le texte de sa pièce, *Héloïse et Abélard*. Ce fut le ut d' une très durable et féconde amitié... Soulages, le 17 mars 1961, créera pour l' écrivain une *Peinture 202×156*, t le fait exceptionnel est qu' il peint en sa présence, accepte es questions, se prête à des commentaires... La revue *L' Œil* publiera ce reportage, « Comment travaille Pierre Soulages ». 2' expérience restera unique. Dans son *Diction- naire*

amoureux de l'art moderne et contemporain (Plon éd.), Pièces musicales dansantes. Cela devient le Bal Blomet que Nahon narre comment il parvint à convaincre le peintre et nos, ami de Vailland et voisin (il habite au 45), lance sous-écrit de le laisser produire « un court ou moyen-métrage de Bal Nègre (on le dénommera aussi le Bal co- (le peintre ne s'exprimant pas, le texte de Vailland étant l'al). Sydney Bechet s'y produit. On y danse la biguine et fractionné). Mais... « notre peintre renon- ça (...) il ne pou-Paris artistique, intellectuel et du music-hall y a ses peindre en public ».

Rue Girardon (p. 113). – Robert Champfleury (Eugène Gohin) et Simone Mabille (qui sera Chloé dans *Drôle de Je* résident au 4, tout comme Céline, qui loge juste en-dessous leur appartement du quatrième étage. C'est chez eux que le réseau de Vailland se réunit fréquemment. Céline, dans une lettre à Pierre Monnier datée du 30 janvier 1950, laisse entendre qu'il était parfaitement au courant de l'appartenance des Champfleury à la Résistance. Champfleury-Gohin confirmera dans une lettre adressée à Céline datée du 4 avril 1958 (« vous m'avez dit très franchement : "Ne vous en faites pas Champfleury, je sais à peu près tout ce que vous faites, vous et votre femme" ») et il ne sera pas tendre pour Vailland. Mais il est certain que des Résistants se proposèrent d'éliminer Céline (ainsi que Ralph Sou-pault et Alain

Laubreaux, de *Je Suis Partout*) et que le projet fut enterré. **Rue Flandre/bd de La-Villette**. – Vailland n'y a jamais Dans son livre, *Un jeune homme en colère* (Gallimard), Sallé. Mais le 28 mai 1952, le PCF a appelé à une manifestation. Bachi assure que c'est place Casade-sus (proche de l'avenue contre la visite du général américain Matthew Junot et de l'allée des Brouillards) que Vailland avait projeté. Vailland, dont la pièce évoquant la guerre de Corée d'exécuter Céline (« Céline avait failli être assassiné par le Colonel Forster... – a été interdite (sous un pré-texte Roger Vailland qui voulait buter les collaborateurs de Je unique, puis en raison de l'irruption de gros bras dans la partout. »). Vailland l'évoquera à l'occasion d'une critique), couvre la manifestation. Des barrages policiers *Casse-pipe*, de Céline, dans *La Tribune des Nations* du 13 janvier 1950, sous le titre « Nous n'épargnerons plus les manifestants venus des banlieues de pénétrer Louis-Ferdinand Céline ». Jacques-Francis Rolland (voir la liste de multiples blessés, dont par balles, et Belaïd entrée *Remagen*) ne le prendra pas au sérieux et estimera que, un employé municipal d'Aubervilliers, ne survivra s'agissait là d'une fanfaronnade. Quant à Céline, dans *Le à ses blessures*. Charles Guénard succombera quelques *Petit Crapouillot* de février 1958, il qualifiera Vailland d'is plus tard. Le soir de la manifestation, Jacques Duclos, pucelet, débile attardé, taré, imbécile, plumiteux et « cancrassure l'interim de Maurice Thorez, rentrant en voiture *Fougerat du Roman* » (pour André Fougeron, peintre adepte lui, sera arrêté et accusé d'avoir transporté deux pigeons du réalisme socialiste). Voir <http://www.roger-vailland.com/Vailland-Celine-et-la> (collaboration)

Rue Blomet. Au 33, Jean Rézard, musicien et homme politique antillais, organise des réunions électorales et des

études. Vailland le fréquente ainsi que son successeur, le du Foyer colonial ou Bal de la Glacière (bd Auguste-nqui). Dans un article de *Paris-Soir* paru en octobre 1930, nd compte de l'engouement pour les musiques créoles et iguine (on le trouvera, ainsi que de nombreux autres, sur le ue-notes.jtombeur.blogspot.com) Le Ca-nari, faubourg ntmartre, et Le Rocher de Cancale, quai de Bercy, sont si de hauts lieux des musiques antillaises. Ce Bal Nègre re dans le film *Questo Mondo proibito*, de Fabrizio ella, sorti en 1963. C'est un pseudo-documentaire dans re du film *Paris Secret* (d'Édouard Loge-reau, 1965). land est crédité au générique : « d'après une idée inale de... ». En Italie comme en France, le film est rdit aux mineurs de moins de 18 ans... Le Bal Nègre a vert en 2017, rue Blomet.

ageurs (découverts morts dans le coffre du véhicule et inés à la casserole). Vailland, en une de *Libération*, publie ai vu la police tirer ! » Il voit un manifestant qui le côtoie lier en deux, atteint, et fuit « sous la pluie, dans ce décor stre du canal Saint-Martin et des ponts sur les voies de nin de fer. ».

Ile-de-France

Le Vésinet – Outre la garçonnière de la rue de l'Université, Andréa et Roger résident un temps au Vésinet. Marie-Louise Chack (mère de l'écrivain Paul Chack, dite Marie Scalini, artiste lyrique) a obtenu de son amant, un Lord

(Arthur James Fingall Plunkett), une propriété au 3, avenue Kléber, dite la Villa irlandaise. Sa fille en hérite. Paulette, sœur d'Andréa, en fait la connaissance dans un club pour lesbiennes, Le Monocle. Madeleine Chack-Scalini, décédée le 1^{er} janvier 1934, lui lègue la villa par testament. Andréa se produisait au cabaret La Cloche, où Vailland fait sa connaissance. Andréa, Claire (épouse Brandeis et autres), Paulette et leur mère se font entretenir (notamment par l'amant de leur mère, des Américains pour Claire...). Lord Fingall, par ailleurs époux de Cicely Hill, avait concédé la maison du Vésinet à Marie-Louise Chack qui la lègue à sa fille, Paulette. Vailland y séjourne pour une cure de désintoxication (Roger a deux enfants issus de sa liaison avec l'aristocrate irlandaise, la comtesse de Lecomte se met, lui, au vert en retournant à Reims à la fin de l'hiver 1930). C'est à Lyon, fin 1942, que Vailland rencontre Madeleine Chack-Scalini, ex-épouse de Georges Gripon-Lalande, une femme sa plus longue cure (drogues diverses, alcool). Elle a succédé à sa mère à la tête de l'œuvre de l'Orphelinat des Arts.

Cela semble anecdotique, mais ouvre cependant quelques autres fenêtres sur l'univers « parisien » (et connus Roger ne les rejoint pas l'année suivante à Antibes, car de Vailland. Marie Scalini avait pour amie Marguerite Debreux, bisexuelle, amante de gentlemen britanniques et côtoie René Nelli, Robert Brasillach, Maurice Bardèche maîtresse successive de riches protecteurs. Cette proximité voit en lui « l'image même de l'externe snob et gobeur » « grand monde » et du « demi-monde » (et des désargentés : Thierry Maulnier, José Lupin... Vailland renoncera à voire miséreux, comme Adamov) marquera sans doute NS pour préparer une licence de philosophie en Sorbonne. Vailland, parfois bohème sans le sou ou copieusement nanard, opte pour rester à Paris et loge chez sa grand-mère d'autres époques, vraiment à l'aise par intermittences, par ailleurs, rue Pétrarque. Cette dernière avait vécu avec sa pingre par nécessité, ou menant grand train. Vailland libère ses petits-enfants alors que le père de Roger était est adepte du triolisme et peut-être, à l'occasion, des rapports à Dunkerque. Vailland veut d'autant plus rester à Paris homosexuels (voir aussi *Les Allymes* et Gala Barbisan).

Sceaux (pp. 18-19). – Il est hébergé au second étage du 14 avenue de Verdun, de décembre 1947 à décembre 1950 (prolongée d'une villégiature chez d'autres amis, d'août 1949 à juillet à Crouzac, près de Mende), chez Just.

just. – Près de Montlhéry (vallée de Chevreuse). Georges de Meyenbourg, Jeanne et Jean-Jacques (Jean-Jacques de Vailland a fait emménager sa famille, à l'été 1917, dans un

Meyenbourg avait travaillé à *Action*). Vailland travaille sur son roman *Les Mauvais Coups*. Elisabeth (Lisina Naldi), qu'il a rencontrée en 1949, n'est plus pour lui une maîtresse, mais une future épouse. Elle vient le rejoindre à Sceaux, il se rend fréquemment à Paris pour des virées nocturnes et elle l'accompagne, en « piste », de bars en boîtes...

Billancourt. – La société Renault, fondée en 1899 rue du Point-du-Jour à Boulogne-Billancourt, s'est installée sur l'île Seguin. La Libération voit la création de la Régie Renault qui sera longtemps l'un des plus forts bastions de la CGT. Devenu militant du PCF, Vailland se rend dans les usines pour les interventions, des débats, voire distribuer tracts. À la Régie, il vient accompagné par Jeanne Moine qui lit des extraits de *325 000 Francs...*

Clichy-la-Garenne – L'hôpital Goin de Clichy accueille Vailland pour une cure de désintoxication (Roger a deux enfants issus de sa liaison avec l'aristocrate irlandaise, la comtesse de Lecomte se met, lui, au vert en retournant à Reims à la fin de l'hiver 1930). C'est à Lyon, fin 1942, que Vailland rencontre Madeleine Chack-Scalini, ex-épouse de Georges Gripon-Lalande, une femme sa plus longue cure (drogues diverses, alcool). Elle a succédé à sa mère à la tête de l'œuvre de l'Orphelinat des Arts.

Montmorency (p. 31). – Les Vailland (parents et fratrie) s'installent à Montmorency en 1925, 13 bis, rue de Joigny, où il a intégré les classes préparatoires au lycée Louis-le-Grand, où il côtoie René Nelli, Robert Brasillach, Maurice Bardèche et voit en lui « l'image même de l'externe snob et gobeur » « grand monde » et du « demi-monde » (et des désargentés : Thierry Maulnier, José Lupin... Vailland renoncera à voire miséreux, comme Adamov) marquera sans doute NS pour préparer une licence de philosophie en Sorbonne. Vailland, parfois bohème sans le sou ou copieusement nanard, opte pour rester à Paris et loge chez sa grand-mère d'autres époques, vraiment à l'aise par intermittences, par ailleurs, rue Pétrarque. Cette dernière avait vécu avec sa pingre par nécessité, ou menant grand train. Vailland libère ses petits-enfants alors que le père de Roger était est adepte du triolisme et peut-être, à l'occasion, des rapports à Dunkerque. Vailland veut d'autant plus rester à Paris homosexuels (voir aussi *Les Allymes* et Gala Barbisan).

omancienne. Les parents avaient auparavant résidé à Sceaux, en 1910, au 18, rue Flatters.

En fait, il resterait sans doute à explorer les

nage avec Roger Planchon, l'une des figures du Parti communiste de l'époque. ».

Par exemple, dans un entretien avec Richard Millet paru dans *Art Press* (juillet-août 2018), l'écrivain Jacques Henric, qui fut enseignant près de Reims, énonce : « *j' ai rencontré Vailland par l'intermédiaire de mon ami Arthu Adamov...* » Signalons aussi que l'un des meilleurs spécialistes de Vailland, Michel Picard, natif de Nancy, a effectué toute sa carrière universitaire à Reims (sur le jeune Roger à Reims, lire son « Roger Vailland et le "Grand Jeu" », *Revue d'histoire littéraire de la France*, juillet 1979, sans doute l'un des textes les mieux documentés sur cette période). Un autre Rémois, Marc Alyn, poète maintes fois distingué, évoquera Vailland et Roger Caillois dans *Le Temps est un faucon qui plonge* (éd. Pierre-Guillaume de Roux) et il ne se produit guère de rencontre littéraire ou culturelle à Reims sans que le nom de Vailland ou de l'un ou l'autre des simplistes soit prononcé. Cependant, il devient rare que son roman, *Un jeune homme seul* (1951), le seul dans lequel il évoque son adolescence rémoise (de manière autobiographique déguisée), soit mentionné. Il me faut concéder que son souvenir s'estompe et que la future gent de la ville locale n'en fera peut-être guère plus état que de Paul Fort ou Roger Caillois (ou du poète Jean d'Arvor, voire de Michel Mourot).

Mais Reims, pour Vailland, n'est plus qu'un souvenir qu'il peine à raviver en décembre 1961.

Meillonas (pp. 23, 25, 27, 67, 88, 122, 187, 189). – Des cen-

Élisabeth confie à Daniel Rondeau (pour *Laines de visiteurs* dont Vadim (accompagné de starlettes), *Nouvel Observateur*, 22-28 juillet 1993) : « *La maison d'Édouard (dit « Le Champion » du fait de sa carrure), se sont Vailland était plus désolée que quand il était enfant. Sur l'écroulé dans la demeure des Vailland. En fin de semaine, la maison de Gilbert, il y avait encore un nom : Lecomte. La maison est pleine, ainsi qu'aux beaux jours, le parc, où l'on avais bu quelques whiskies avant de retrouver un autre de ses disciples, papote ou observe la méridienne. « Je me retrouvais camarades, un marchand d'appareils électriques le seul gamin parmi ces gens qui parlaient très fort, riaient complètement nul. (...) On lui avait tout détruit. C'était beaucoup, buvaient énormément, ripaillaient de grillades et défaite totale des lycéens conspirateurs. On est rentré à Paris. Je m'ennuyais puissamment », se remémorant de boire et voir des filles. »*

Dominique Poncet (alias Louis Owen-Watt).

Département de l'Ain

Vailland y accueillera le sculpteur grec Costaoulentinos qu'il avait remarqué début 1961 et qu'il visitera dans son atelier parisien du boulevard Saint-Jacques. Costaoulentinos s'installe à demeure à l'automne 1961 et y reste jusqu'en 1966. Vailland règle tous les frais d'installation d'un atelier. En 1999, la commune installera *Génération ix*,

du sculpteur, dans le parc municipal. L'écrivain, qui s'intéresse à la peinture, la sculpture, l'architecture (il s'entretiendra notamment avec l'architecte Shadrack Woodl, en avait peut-être signé le prédécesseur. Bourg est sûr d'autres), conçoit sans doute des similitudes entre sa maison et le lieu de la postérité de Vailland. Son réseau de fabrication des romans et le travail des artistes ; il a une bibliothèque reçoit, en 1983, les archives d'Élisabeth Vailland affectueusement les voir à l'œuvre... Parmi les nombreux hôtes, en 2003 ; celles, familiales, de Geneviève Vailland, en Meillonnas, François Leterrier, qui adaptera *Les Mauvaises Coups* à l'écran, séjournera plus d'un mois avec les Vailland pour élaborer le scénario. Ont aussi résidé chez eux le cinéaste Vadim et Jane Fonda, laquelle fut pressentie pour interpréter Pierrette, personnage de *Beau Masque* (ce sera, pour le film de Bernard Paul, finalement, Dominique Labourier aux côtés de Luigi Diberti, Jean Dasté interprétant Cuvrot). La demeure de Meillonnas fut acquise en viager par Élisabeth Naldi, le 2 avril 1956, laquelle s'était mariée (en toute discrétion) à Ambérieu (le 27 octobre 1954), sous le régime de la séparation de biens, soit huit mois après le divorce d'avec Andrée Blavette, prononcé le 6 mars 1954, et l'annulation du mariage d'Élisabeth d'avec Roman Vlad, prononcée à Saint-Marin.

Meillonnas hérite le souvenir des Vailland mais aussi de sa « baronne », Anne-Marie Carrelet, qui, de 1765 à 1789, attira les plus grands maîtres faïenciers, dont Protais Pidoux, dans la localité. Du fait de l'excellente qualité de l'argile locale, des pots, puis des poteries vernissées, furent produits à Meillonnas dès la fin du Moyen-Âge. La première « fabrique en fayance » fut fondée en 1760.

Mais Meillonnas resta, longtemps après sa mort en mai 1965, marquée par la figure de Vailland. L'un des poteries vernissées écrivain Daniel Rondeau (le frère du photographe, l'ami Gérard, qui lui resta rémois) vient y rencontrer Élisabeth (*Les Fêtes partagées : lectures et autres voyages*). Selon Serge Toubiana (sans doute aussi d'autres... mais je n'ai retrouvé que cette trace sur le site de la Cinémathèque), le cinéaste Louis Malle aurait racheté la maison afin qu'Élisabeth puisse y demeurer.

Bourg-en-Bresse (p. 191). – Vailland y fréquente Le Français (Le Café Français). L'établissement de la famille Ramboz (depuis 1927) est devenu une brasserie cossue mais restant abordable, restée « dans son jus » de 1898. En 1958,

sort le film *La Loi*, Vailland en inaugure le nouveau livre d'or... Mais Paul Nizan, professeur à Bourg en avait peut-être signé le prédécesseur. Bourg est sûr d'autres), conçoit sans doute des similitudes entre sa maison et le lieu de la postérité de Vailland. Son réseau de fabrication des romans et le travail des artistes ; il a une bibliothèque reçoit, en 1983, les archives d'Élisabeth Vailland affectueusement les voir à l'œuvre... Parmi les nombreux hôtes, en 2003 ; celles, familiales, de Geneviève Vailland, en Meillonnas, François Leterrier, qui adaptera *Les Mauvaises Coups* à l'écran, séjournera plus d'un mois avec les Vailland pour élaborer le scénario. Ont aussi résidé chez eux le cinéaste Vadim et Jane Fonda, laquelle fut pressentie pour interpréter Pierrette, personnage de *Beau Masque* (ce sera, pour le film de Bernard Paul, finalement, Dominique Labourier aux côtés de Luigi Diberti, Jean Dasté interprétant Cuvrot). La demeure de Meillonnas fut acquise en viager par Élisabeth Naldi, le 2 avril 1956, laquelle s'était mariée (en toute discrétion) à Ambérieu (le 27 octobre 1954), sous le régime de la séparation de biens, soit huit mois après le divorce d'avec Andrée Blavette, prononcé le 6 mars 1954, et l'annulation du mariage d'Élisabeth d'avec Roman Vlad, prononcée à Saint-Marin.

Oyonnax (p. 70). – Ville proche de Meillonnas. C'est l'un des principaux cadres de *325 000 Francs* (1955) et du téléfilm homonyme de Jean Prat (1964). L'écrivain ne participe peu à l'écriture des dialogues et mais il intervient, filmé à Meillonnas, pour décrire les personnages, dont le principal, Bernard Busard, tente de devenir coureur cycliste professionnel (une scène est tournée sur le circuit de Corveissiat, qui relie Saint-Claude à Oyonnax, Bionnas dans le Jura). Busard travaille pour Plastoform, fabrique fictive de la « capitale mondiale du plastique » (de l'industrie plastique). Faute de passer coureur, Busard veut rassembler une forte somme afin d'acheter un snack-bar sur la RN 6 (désormais D 906) en Côte d'Or, à proximité de Beaune – voir aussi l'entrée Bel Air. Signalons au passage que l'INA propose ce téléfilm ainsi que ceux de *Drôle de jeu* (de Pierre Kast) et d' *Un jeune homme seul* (de Jean Mailland). Matthieu Lambert, du *Progrès*, relèvera en 2016 que la bibliothèque Roger Vailland d'Oyonnax (partie prenante du centre culturel Aragon) est dépourvue de plaque au nom de l'écrivain (« Pourquoi Roger Vailland n'a-t-il pas sa rue à Oyonnax ? »). Car le téléfilm devait être projeté à Oyonnax mais l'expression de Vailland, « *Oyonnax, la ville des mains coupées* » (son personnage laissera un bras sous une presse) avait échoué la municipalité. Et puis, *325 000 Francs* fut l'un des livres les plus lus de son époque, car *L'Humanité* le publia en feuilleton, et Oyonnax n'est pas présentée sous son meilleur jour... Mais le collège de Poncin, localité proche, porte le nom de l'écrivain.

Oyonnax reste le centre de la Plastic Valley (qui regroupe encore plus de 650 entreprises, dont Grosfillex). C'était auparavant un des plus importants centres français du tournage du bois (et aurait pu se surnommer capitale du bois à cheveux, en bois, mais aussi en corne : le bâtiment

autrefois d' EDF, La Grande Vapeur, a été transformé en musée du peigne et de la plasturgie).

En juillet-août 2014, *Le Progrès* avait, chaque semaine sous le titre « 325 000 Francs, une tragédie ouvrière », incité ses lecteurs à suivre « les pas de Bernard Busard (...) qui voulait fuir sa condition ouvrière et oublier Oyonnax. » Un diaporama hebdomadaire était présenté sur le site du quotidien. Pour le premier volet, le journaliste, Patrice Gagnard, résuma le livre avant de conclure : « Avec 325 000 francs, Vailland réaffirme les postulats d'un parti communiste dont il claquera la porte, en 1956, après l'écrasement de l'insurrection hongroise. » D'une part Vailland quitta le parti sur la pointe des pieds (ne renouvelant pas sa cotisation), d'autre part il resta en contact amical avec les militants de la région. Une édition bilingue du livre (collection Twentieth Century Texts, Taylor & Francis Ltd) est assortie de cartes de la région d'Oyonnax et de l' Ain et de notes par David Nott.

Saint-Rambert-en-Bugey (p. 23). – C' est le siège de la famille La Schappe de Saint-Rambert, qui traite des déchets de soie (ou schappe). Une usine concurrente se situe à Tenay, localité proche. Vailland réalisera des reportages sur ces usines qui paraîtront dans *Les Allobroges*, *La République de Lyon*, *Le Patriote de Saint-Étienne*, au début des années 1950. Mais ce sera surtout pour lui le cadre du roman *Beau-Masque*, centré sur le personnage féminin transposé de Marie-Louise Mercandino, syndicaliste à La Schappe, dont il louera « la sûreté du jugement prolétarien » et déplora avec elle que la section communiste locale comptait plus de retraités que d' actifs (dans *Écrits intimes*). Pierrette Amable de *Beau-Masque* est sans doute un portrait peu romancé de M.-L. Mercandino, l' écrivain se prononçant en « témoin des événements qu' il raconte ». Burlington reprendra les deux usines de 1967 à 1981 et La Schappe de Saint-Rambert sera détruite lors d' un incendie en octobre 1986. Vailland reviendra sur le sujet des usines et de la vallée dans une série d' articles pour *Les Allobroges* (« Le seigneur de l' Albarin ») en avril-mai 1953. Plus tard, Vailland utilisera le patronyme de Rambert pour l' un de ses personnages de *La Truite*.

Les Allymes (pp. 65, 85, 100, 155). – La maison est surnom-

ée La Grange aux Loups. Le hameau des Allymes (en fait, il s' agit de Brey de Vent) domine Ambérieu. En 1951, Vailland y écrit *De l' amateur*. Les Vailland sont hébergés par André Gagnard, redchef de *La Tribune des Nations*, et Suzanne Gagnard, dont c' est l' annexe de la maison de campagne, un hameau médiéval agrandi. Dans *Un jeune homme seul*, dont la première partie porte sur l'adolescence à Reims, Ambérieu est transposé en Sainte-Marie-des-Anges. Cette bâtisse n' a ni eau, ni gaz, ni le moindre confort, mais dispose d' un poêle à charbon. En fait, cette maisonnette, délabrée, désertée, appartient à Gabriel Tenand, qui la loue gracieusement, le hameau étant dressé le 28 juin 1951. Lisina (surnommée Lisanza) dispose de quelques ressources, Vailland d' une faible mensualité de son éditeur, Buchet-Chastel. En 1949, Lisina, qui avait déjà vécu à Paris (cours Dullin, en vue d' une carrière d' actrice), y revient, accompagnant son mari, Roman Gagnard. Elle fréquente Gala Barbisan – Galina Solovieva, épouse de l'industriel Luciano Barbisan, qui fondera le prix Lucien avec Jean-Pierre Giraudoux en avril 1958. C' est une fille de naissance, qui tient déjà salon au 20, rue Cortot, dans un « cottage normand » (selon Marcel Schneider), proche des studios Lamarck et du vignoble de Montmartre. Lisina est un personnage étrange, très liée avec la mannequin Koopman dite Miss K., que de nombreux écrivains, dont Malaparte, fréquentent. Toto et Gala seront soupçonnées d' être des espionnes soviétiques. Gala, qui réside aussi parfois dans son chalet de Cortina d' Ampezzo, connaît les Naldi. Elle pique la curiosité de Lisina au sujet de Vailland, qui finit par la séduire. Mais son futur époux veut renoncer au journalisme pour se mettre sérieusement au métier de romancier. Elle quittera tout pour favoriser sa vocation... Marcel Schneider (*L' Éternité fragile : le goût de l' absolu*, Grasset), reçu à Cortina d' Ampezzo en compagnie du « sénateur Naldi », l' entend s' exclamer « Lisina le [Vailland] nourrit ! »

Bel-Air, RN 6 (p. 71). – Voir aussi l' entrée Oyonnax. Le snack-bar de 325 000 Francs (transposé en bordure de RN 7) a été inspiré d' un établissement de ce lieu-dit situé non pas sur la commune de Saint-Yan ou Saint-Priest, mais sur celle de La Rochepot. En fait, Bel-Air était l' enseigne d' une station-service. En 1970, tout était à l' abandon, l' ex- RN 6

ayant été concurrencée par l'A 6, dite « autoroute du Soleu » (les fêtes du PCF) mais réalise des reportages. La création d'un espace Vintage Bel-Air, sorte de musée qu'elle lui inspireront aussi la matière de *Beau Masque*. Le tourisme automobile des années 1950-1960, permet de restaurer la région homonyme (1972), de Bernard Paul, fut en revanche station « dans son jus » de l'époque. Cette station et cellier notamment à Blanaz, hameau de la dite du Pont-de-Paris devenue auberge, le bâtiment ayant été ramené à Rambert-en-Bugey mais aussi à Villerupt, en Alsace, débitaient un volume de carburants qui les classait première et Moselle, ou Longwy, car les patrons des filatures parmi les premières d'Europe. Un snack du style de celui de la région s'était refusé à laisser le tournage se faire dans le film *Bagdad Café* a été reconstitué. Le modèle Chevrolet local.

Air (de Louis Chevrolet dont l'affaire fut reprise par General Motors) tire son nom de celui de la Station du Bel-Air. Mais le parc Vintage Bel-Air s'est ouvert aux associations d'écologistes et début 2019 ses promoteurs envisageaient d'y établir ailleurs, du côté de Merceuil et de l'ex-Archéodrome de Beaune, fermé depuis 2006. Dans le roman, Busard se rend « à Mâcon » pour signer le contrat de gérance de l'établissement, soit bien loin, au sud, de Beaune, ville importante la plus proche de La Rochepot. Si Busard ne peut pas de conduire une Chevrolet, c'est bien une « belle américaine », une Cadillac, qu'il convoite (et non « pas une Vedette », un modèle Ford moins flatteur).

Chavannes-sur-Reyssouze (p. 76). – S'il y effectue de longs séjours dès 1941, c'est en juin 1942, alors qu'il a fait venir sa compagne (« Boule ») de Tanger, où elle s'était réfugiée au début du conflit, qu'il s'installe dans la localité. Vailland est certes en contact avec des Résistants, mais ce n'est pas vraiment à Chavannes, où ils s'installent au château de la région, qu'il prend, en quelque sorte, le maquis. Peut-être n'est-il que ses fréquentations lyonnaises lui auraient valu l'évitement de la Gestapo. Mais c'est surtout privé des sources de *Paris-Soir* qu'il se replie. Cependant, fin 1942, Vailland héberge un jeune résistant des Jeunesses communistes, Jacques-Francis Rolland. Vailland réitère ses offres de service

Ambérieu-en-Bugey. – La ville est plus connue en raison de sa réputation de libertin toxicomane lui vaut un nouveau baptême d'Antoine de Saint-Exupéry qui effectue son baptême de la région. Il retourne à Lyon pour une cure de désintoxication de la région sur le terrain de Bellièvre, durant l'été 1912, sur un week-end. C'est en 1943 qu'il fait la connaissance de Pierre Wroblewski piloté par Gabriel Wroblewski Cordier, proche de Jean Moulin. Cordier avait rejoint (surnommés « les frères Salvat »). Aussi en raison de la fin juin 1940. Il sera parachuté à proximité de la médiathèque qui réunit des journaux intimes, à l'occasion du 25 juillet 1942. C'est le Caracalla de *Drôle de jeu* d'autobiographies d'anonymes ou de personnages parmi lesquels

moins célèbres (médiathèque de l'Association pour l'autobiographie et le patrimoine autobiographique). Rolland réside à Chavannes en compagnie du réalisateur Louis Daquin et de Robert Lupezza pour travailler un film sur les mineurs, comme le relate, dans son édition de 1946, *L'Éclaireur de l'Ain*, « hebdomadaire

l'Albarine, se rend au dépôt de chemin de fer (Union des Jeunes Hommes se déroule à « Sainte-Marie-des-Anges », mais il s'agit d'Ambérieu et de sa gare de triage ; la adaptation cinématographique, en 1973, sera tournée à Ambérieu et à Bettant). C'est à Ambérieu que résidait le notaire Hubert Gilliot avec lequel les Vailland se noueront d'amitié. Aux Allymes, Vailland, de 1951 à 1953, fait office de localier pour *Les Allobroges*, *La République de Lyon*, *Le Patriote de Saint-Étienne*. Bien évidemment, il ne couvre pas les kermesses ou les rencontres des boulistes (peut-être les

Vailland reviendra à Chavannes en compagnie du réalisateur Louis Daquin et de Robert Lupezza pour travailler un film sur les mineurs, comme le relate, dans son édition de 1946, *L'Éclaireur de l'Ain*, « hebdomadaire général du Parti communiste ». *L'Éclaireur* rapporte que l'ancien était « venu en vacances l'an dernier » et qu'il avait paru dans *Action* « un reportage de valeur sur la vie du jeune bressan » dans lequel il rendit hommage « à une vitalité de notre région : les gaudes », soit une bouillie de maïs et de lait... *Drôle de jeu* fut achevé à Chavannes.

Dans *Un homme seul : sur les pas de Roger Vailland* (Paroles d'Aude éd.), Francis Pornon décrit ainsi le « château » : « une demeure un peu spacieuse, d'apparence bourgeoise », formée

d' un logis et « *de communs en aile* ». Naguère, jusqu' aux Monchat. Dans « Ce que Lyon m' a appris » (*Mémoires* années 1960, il y avait un hôtel-restaurant-ta- bac-carburar (essence et mélange pour Solex et Moby- lette), celui des mères Faure. Le restaurant était ravitaillé en grenouilles, escargots et pigeons par les habitants. Hélas, l' établisseme et ses crêpes Parmentier, ses chapons, n' est plus qu' un souvenir... Mais non loin de Chavannes, vous avez La Tabl Angèle et Le Saint-Bénigne... Dans « La politique au villa (Action, 2 septembre 1945), Vailland évoque les habitants la localité, et l' élevage des poulets de Bresse...

Bionnas (p. 72). Voir l' entrée Oyonnax

Autres lieux France & Outre-mer **Lyon** (pp. 69, 73). – Lyc rime avec « long », et il serait trop long de s' étendre ici su Vailland à Lyon (ce qui est fait, format « moyennement lor », sur le site roger-vail- land.com). Nombre de journaux parisiens s' étaient repliés à Lyon au début de l' Occupatio Vailland suivit le mou- vement... C' est aussi à Lyon qu' il prend langue avec divers réseaux de la Résistance, qu' il décide de suivre une cure de désintoxication. Tandis que Vichy devint la seconde capi- tale politique de la France, Lyon, capitale des Gaules, en fut la seconde capitale intellectuelle dès juin-juillet 1940. Fin 1942, Vailland y bascule de la tolérance à l' égard de la collaboration (il ava rencontré Marcel Déat à Vichy) au combat de l' ombre... S fréquente à Lyon nombre de ses pairs, il se lie en particulie de l' Académie des sciences, belles-lettres et arts de avec l' un d' eux, Jacques-Fran- cis Rolland (le Rodrigue d, t. 32, 1985), René Tavernier se remémore sa demeure : « *Drôle de jeu*), étudiant commu- niste qui rejoindra le réseæ maison de Monchat (...) aujourd' hui détruite » où se Mithridate et deviendra aussi écrivain et grand reporter (pèèrent « *Elsa Triolet et Aragon pendant près d' un an* » et *Ce Soir*; *Action*) avant de se consacrer à la littérature et à l' recevait nombre de visiteurs : Robert Debré, Francis enseignement... Lyon est aussi la ville où Vailland rencontge, Georges Sadoul, Pierre Emmanuel, Clara Malraux, bien plus tard « Fré- dérique » (*La Truite*), et en fait une jéis Martin-Chauffier, « *Roger Vailland, le père Bruck-* prostituée qui lui inspirera en partie ce personnage (l' autre, *Albert Camus, et tant d' autres.* » Vailland collabora à inspiration étant peut-être l' une des sœurs de sa première *fluences* (notamment au no 9 de février 1946 ; soit bien femme, Boule, qui sut tirer parti des pensions alimentaires tard, mais il est possible qu' il fréquentât ses au- teurs ses ex-maris américains).

C' est aussi à Lyon qu' il fréquente René Tavernier, père du cinéaste, Bertrand, et qu' il développe peut-être uipe de *Confluences* à celle de *Paris-Soir*, dans « *la ine* » du quotidien, Chez Antoinette). Dan Frank, dans *Le ns des bohèmes* (Grasset, 2010-2015), indique que (réfugiés chez R. Tavernier)... La revue *Confluences* rnier confia à Vailland la supervision de la rubrique dirigée par René Tavernier dans une demeure du quartier

littéraire.

<http://www.roger-vailland.com/Roger-Vailland-a-Lyon>

Marseille (p. 73). – Vailland s' y rend depuis Lyon. Il vient et Georgette Peytavin auquel il dédiera *Bon pied, bon* en fait s' y approvisionner en héroïne (ce qu' il impute au Émile Peytavin avait été le dirigeant militaire de l' Armée personnage de Duc dans *La Fête*). Il sera aussi démobilisé à ète pour la Lozère. Il était dans le civil direc- teur d' Marseille. C' est de Marseille qu' il partira aussi sur le pade. Il passe dans la clandestinité début 1944 et prend la bot *Jean Laborde*. C' est à Marseille qu' il rentre en Francection des Corps francs (qui réunit les maquis hormis ceux depuis Haïfa et la Grèce. Il avait aussi publié une nouvelleFTP) puis des FFI (supposés amalgamer les FTP) de *Centre des villes*, traitant de celui de Marseille...C' est ausère.

Marseille qu' il débarque du *Ferdinand de Lesseps* (de reti de la Réunion et d' Afrique) le 22 septembre 1958. Est-il retourné dans la cité phocéenne au cours des années 1960 n' ai pas retrouvé de traces...

Bouteille dans l' eau du Vieux Port... Et si Gérard re de détention pour mineurs). Les îliens et les vacanciers Gué- gan, natif de Marseille, qui a campé Marat (Vailland)hent 20 francs par fugitif appréhendé. Cela inspirera à enle- vant Drieu la Rochelle et le passant en procès (*Tout uert sa Chasse à l' enfant*, interprétée par Ma- rianne *une fin*, Drieu, NRF, Gallimard, 2016), tentait d' emboîter/ald. 180 enfants s' entassaient dans ce centre et le député pas de Vailland dans Marseille ?

La Ciotat (p. 86). – André Masson, peintre surréaliste et

écrivain, qui a rompu avec André Breton en 1929, séjourns – Il est douteux que Vailland, ainsi que (Jacques Ta- régulièrement à La Ciotat au début des années 1930. Il parand) Thierry Maulnier, Paul Gadenne, Fred Semach, Jean tage la villa La Marine avec Gaston-Louis Roux, lui aussi rtin, José Lupin, Pierre Frémy et Antonin Fabre soient de Georges Bataille. Vailland envisage de leur rendre visits au siège de la *Tribune de l' Yonne*. Laquelle pu- blie un mai 1929. Sylvia Maklès-Bataille – la sœur de la future lleton policier, *Fulgur, grand roman d' aventures, de* épouse d' André Masson, Rose –, qui sera par la suite la *ice et d' épopée*, dû à ces élèves (ou pion, pour Fabre) de compagne de Jacques Lacan, n' est sans doute pas déjà is-le-Grand. Ils réussissent à tenir 64 épisodes, du 5 avril dans les parages (mais qui sait ? tout le monde se fréquente 23 août 1927. Leur pseudonyme est Jean Ser- vière. Ce n' plus ou moins à Paris et se retrouve en villégiature). qu' à partir du quatrième chapitre que Pierre Frémy est

Et si ? Avec des si... Bémol ; mais il rest rgé de tenter de rendre l' histoire cohérente. L' autre certainement à retrouver d' autres « lieux de Roger Vailland teur est Robert Brasillach, dont les parents ha- bitent dans le Midi. **Sète** (p. 92). – L' épouse de Soulages, Colett s. Chacun touche le fruit de sa première pige : un Llorens, est une Sétoise (ils se marient à Sète en 1942) et l nnement d' un an au journal. Bien plus tard, se confiant à peintre fait construire, en 1959-1960, une maison sur le flan nçois George, alias Mathurin Maugarlonne (*À la* du mont Saint-Clair après avoir fait raser un pavillon. Si l *encontre des disparus*, Grasset, 2004), José Lupin remar- qua peintre passa de Courbevoie à la rue Schœlcher, puis à la ru « *Est-ce que Brasillach savait qu' il serait fusillé, Roger* Ga- lande (et d' autres à Paris, après 1959), il avait diverse *vailland qu' il aurait le prix Goncourt, Paul Gadenne qu' il* fois séjourné à Sète avant de s' y installer... Début 1961 *aurait la tuberculose, et moi que je finirai à Lakanal comme* Vailland arrive au volant de sa Jaguar Mark II, et lors de so *in vieux schnoque ?* ». Sur Vailland à cette époque, lire *Un* séjour, Soulages l' initie à la gravure. *Breton bien tranquille*, d' Henri Queffélec : « *Il se rasait de* *rès, se poudrait, se pommadait. Il avait les joues creuses et*

les pommettes roses, il montrait en souriant des dents en 2° de ligne fraternise.

était blond. Jamais de blouse. Il fumait du tabac anglais. **J-en-Multien** (p. 27). – Roger Vailland y naquit au 49, rue lui trouvais dans l'allure quelque chose d'un officier de a Libération (actuelle, ex-rue de Meaux), dans le marine. Mais ses grandes cravates chiffonnées jouaient lait-Acy. Ce fut donc un Acéen (pendant ses trois pre-bohème, et sa canne le gandin. Il semblait porter un poidsres années). Philippe Lacoche, du *Courrier Picard*, ti-les épaules, comme une vieillesse précoce. (...) &c. » a (21 août 2014) « Roger Vailland, Picard, boudé par la

Homécourt. – Consacrer une entrée à chaque destination, seule « la Champagne ». Mais Vailland est « petit-fils de reportage de Vailland alourdirait trop ce document. Mais rd ». Qu' il n' y ait pas de plaque sur la maison natale de comme « court » rime avec Homécourt... Avec sa voisine, rivain s' explique : maison carrée banale, un seul étage, Jœuf, c' est très tôt un haut-lieu de la Résistance, puis des de combles aménageables. Mais Philippe Lacoche a rai-longues grèves des mineurs de fer, des sidérur- gistes lorra de le déplorer (et que la maison rémoise de Vailland ne de fin septembre-début novembre 1948. La répression sera pas non plus signalée).

très dure (un mineur tué à Merlebach). Ré- surgence du co

social en 1954, que Vailland couvre en s' attachant au véhicède (Auvergne) – Ce bourg du Puy-de-Dôme, proche de des cités ouvrières... mont-Ferrand, est un lieu de villégiature (ses grands

L' année suivante (10 juillet), *L' Humanité Diman* nts y résident) et de refuge pendant la Grande Guerre, fait paraître ses souvenirs d' Homécourt (« Les journées d r le jeune Vailland et sa sœur cadette.

Ho- mécourt »). Dans *Action*, en novembre 1948, il avait c

traité des grèves des mineurs et cité le slogan « CRS-SS ». **rancheville** – C' est le nom du domaine de la famille de Dans son article de 1955, il campe les retraités et les époude Roy (Claude Orland) à Gondeville, près de Jarnac des grévistes murmurant « SS » au passage des CRS. arente). Les deux compères, confrères, et « camarades »

Narbonne – Mobilisé, Vailland est affecté à Narbonne en ompagnent le député communiste Jean Pronteau, 1940. Il revient d' un reportage à Bucarest pour *Paris- Soi* colonel Cévennes dans la clandestinité à Paris, dans ses sera démobilisé à Marseille. nées de circonscription.

Le lien, ténu – en fait imaginaire, anachronique – entre Narbonne, Vailland et *Le Grand Jeu* ? Ernest Spirt, d **ibes** – Les parents de Vailland y avaient emménagé, au aussi Mihail Cosma, poète roumain qui fréquentera les d' d' Antibes. C' est là aussi que réside Tania Visirova, de membres du *Grand Jeu* à Paris, devient Claude Sernet. Fa ur d' Albanie, et qu' il la rencontre par hasard en 1933. C' prison- nier à Sedan, il s' évade en mai 1941 et réussit, en là de même que Daniel Cordier (Caracalla dans *Drôle de* dépit de son ascendance juive, à durer jusqu' à la Libératio du BCRA (Bureau central de renseignement et d'action), a demandé à Londres de pouvoir rentrer, car il est traqué près de Narbonne. la Gestapo, trouvera refuge en février 1944 en compagnie

Il n' est en revanche pas exclu que Vailland, à Maurice de Cheveigné et de « Simone » (une Résistante ant de courrier), pour deux semaines.

Marseille, ait retrouvé l' aspirant Ilarie Voronca, dont il traduirait du roumain son *Ulise* (paru à Paris en 1928, avec portrait de Chagall) sous le titre de l' *Ulysse dans la cité* **Camp du Struthof.** – Dans *Action*, le 15 décembre (Sagittaire, 1933 ; réédition Le Temps des Cerises, 1999), 4, Vailland publie un article sur le camp d'internement du avec peut-être l' aide de Benjamin Fondane et de l' auteur. thof. Les baraquements sont vides : ils avaient servi à Narbonne, c' est bien sûr la ville de « La Commune de ouper les miliciens se repliant sur l' Allemagne en sep-Narbonne » avec la- quelle, le 25 mars 1871, la garnison d

tembre 1944. Les troupes américaines avaient pénétré dans le camp de Natzweiler-Struthof le 23 novembre. *Jean Laborde* à la mi-mars 1958. Le navire fera une escale forcée à Tamatave (Madagascar) pour s'abriter et parviendra à destination le 12 avril. Les Vailland resteront sur l'île jusqu'au 20 juillet.

Strasbourg. – Michel Droit indique qu'il y rejoint Vailland et Charles Favrel, correspondants de guerre, à l'hôtel-restaurant de la Maison-Rouge. Michel Droit « débarque » et Vailland lui aurait fait ainsi le point sur la situation : « *Maintenant tu sais tout. Alors de deux choses l'une : ou ça tient, ou ça craque. Ou les Boches se cassent les incisives les tirailleurs du Belvédère, les maquisards de Corrèze et les Canaques de Bir Hakeim, ou bien on leur laisse un immense tas de ruines dont certaines auront encore un teint rose de jeune fille, car elles seront celles de la cathédrale.* ». Jeune journaliste du *Temps*, Jacques Favrel s'était engagé dans la Légion étrangère ; après la reddition allemande, il restera correspondant de guerre pour *Le Monde* (Corée, Indo-chine, Suez...) et *Paris-Presse*. Il avait combattu à Narvik et avait couvert la campagne d'Italie, était entré dans Rome avec l'armée américaine en mai 1944. Michel Droit, comme Jean Nocher, devint, à la radio, puis la radio-télévision, l'une des voix « officielles » du gaullisme, puis de la présidence de Georges Pompidou... Un Réunionnais, Gérard Chalaye, voit dans le livre de Vailland sur La Réunion l'un des ouvrages les plus révélateurs de « *la méthode sociologique marxiste* » (*Le Courrier de la Siélec*, no 1 – la Siélec est la Société internationale d'études des littératures de l'ère coloniale). Bien vu... Vailland met en perspective le discours de ses prédécesseurs (de *Leconte de l'Isle*, *Baudelaire*, *les Leblond*...). *Leconte de l'Isle* sera même actualisé en 1961. ». De La Réunion, Vailland passera à l'île Maurice, puis se rendra en Tanzanie (alors Tankanyika).

Porquerolles. – En septembre 1962, après un séjour à l'hôtel Carlton de Cannes, ville où il rencontre Claire Brandeis, sœur d'Andrée Blavette, Roger Vailland et Élisabeth sont invités, pour trois semaines, du compositeur Jean Prodomidès, qui avait collaboré avec Vadim (musique du film *mourir de plaisir*) sur l'île.

La Réunion (p. 26) – Aussi titre d'un récit de voyage (*La Réunion*) qui paraît avant *La Truite*. Dans un entretien pour l'ORTF-Lyon (émission Rhône-Alpes actualités), Vailland s'exprime sur la dégradation de la nature due à l'homme ; à La Réunion, Madagascar, en Nouvelle-Calédonie.... Il fait état d'un projet de départ de Meillon pour Mexico (l'émission est diffusée le 7 déc. 1964 : <http://www.ina.fr/video/LXF04034068>). De retour d'Indonésie pour des reportages que publie *Le Figaro*, Vailland séjourne à La Réunion en 1958. Ses écrits seront rassemblés dans un livre en 1964 et les éditions du Sonneur les rééditeront en 2013. Vailland et sa compagne avaient embarqué

(p. 33, nbp 65). – Vailland, en 1927, envisage de publier un « *plan sentimental* » de la ville aux éditions Continuum. Anne-Lise Boyer et Nicolas Comment, photographes, en 2005, alors en résidence à l'Institut français de La Réunion, tenteront de reconstituer le parcours de Vailland et

Allemagne Sigmaringen (p. 76). – Dans *La Dernière Bataille*
l'armée De Lattre (Karlsruhe, Stuttgart, le Danube, Ulm,
Bavière, l'Autriche), livre paru en 1945, Vailland livre ses

souvenirs de correspondant de guerre. Sigmaringen, c'est « la 1^{ère} Armée française sous le commandement du général de *château de Pétain et Laval* » (mais aussi de Déat, de Céline et de Tassigny. L'un des seuls passages du Rhin du de tout un aréopage de personnalités). Vailland pénètre dans le secteur subsistant est le pont ferroviaire Ludendorff de château peu après la fuite de Pétain et des autres résidents. Il remagen. Il est miné mais l'ordre de le faire sauter ne se rendra ensuite à Berchtesgaden, le « nid d'aigle » du Führer. Tous les exilés ne logent pas au château, Céline et Rebatet sont dans des hôtels, comme Jacques Bouly de Lesdain, le directeur de *L'Illustration*, puis de Radio Sigmaringen (Ici la France), qui restera dans la ville jusqu'au 22 avril 1945, date du départ de Pétain (en hâte, vers cinq heures du matin). Ils sont près de 2 000, venus des deux zones, peu que les journalistes franchissent le Rhin. Vailland est agréé des miliciens (environ 500), mais aussi des acteurs (Robauprès du SHAEF (Supreme Headquarters Allied Vigan), des musiciennes (la pianiste Lucienne Delforge), et comme tous les journalistes académicien Abel Bonnard, les journalistes de *La France* accrédités, selon leur statut antérieur dans la presse, il lui est (Jacques Ménard, Henry Mercadier...) dirigée par un conféré un grade... Ex-grand reporter, il se voit attribuer les Luchaire. Vailland arrive quelques jours après le départ de Péleux barrettes de *captain*. Il paradera ainsi dans avec les troupes des généraux Béthouart et de Lattre parisiens par la suite... Jacques Haumont, éditeur de Tassigny. Le commandant Vallin, du 3^e bataillon de zouaves *Bataille d'Alsace – novembre-décembre 1944*, lui des' était emparé de la ville peu avant midi. C'est son grade. Il écrira un texte accompagnant les 59 photographies de qui avait atteint le premier le Danube à Mulheim. Le lendemain Krull.

la prise de la ville, il dîne dans sa meilleure auberge compagnie des correspondants de guerre. On lui présente un livre d'or. Il reste un peu d'espace sous la signature de Charles Vallin, qui avait été député de la Seine en 1938, rejoint la Légion française des combattants, avait rejoint Londres le 14 septembre 1942. Il couche juste une phrase la page : « *Les parlementaires se suivent mais ne ressemblent pas. 22 avril 1945.* ».

Vailland rédigera un article (publié par *Libération*, un détachement américain parvient à franchir le pont daté du 26) indiquant qu'il avait pénétré dans le château de Ludendorff de Remagen. La ville avait été très lourdement *quelques heures* » après le départ du maréchal. De Labardée par la R.A.F. *Le Parisien libéré* du 9 mars titrera : espérait trouver encore des « politiques » à Sigmaringen, mais Cologne, tout est ruines et silence, seule émerge la il entendait prendre avant l'armée américaine (dans une cathédrale mutilée).

au général Béthouart, il conclut qu'il faudra ensuite emparer d'Ulm, ville prise par Napoléon en 1805 : « *Américains nous en délogeront peut-être, mais le drapeau français y aura flotté.* ».)

Cologne (p. 29). (Köln) – Vailland suit la progression des troupes américaines, dort où il peut déployer un lit de camp, en février-début mars 1945, il parvient aux abords de Cologne. L'avancée des blindés dans la ville se produira le 5 mars et le lendemain sera marqué par un affrontement entre les chars Sherman et Panther sur le parvis de la cathédrale. Vailland n'aura guère le temps de faire étape dans la ville. Le lendemain, un détachement américain parvient à franchir le pont

Berlin (p. 85) – Dans *Berlin 1933* (Le Seuil), Daniel Schreier relève que « *Vailland faisait un reportage sur le cimetière des commerces juifs. Devant les devantures des magasins, les choses avaient l'air de se passer plutôt tranquillement, les clients entrant dans les magasins malgré les coups de garde des SA. Aveuglé par la scénette qu'il avait devant les yeux (un jeune nazi rougissant devant l'effronterie d'une jeune fille entrant dans un magasin), il a perdu de vue la*

Remagen (p. 76). – Avec son ami Jacques-Francis Rolland, il couvre la campagne d'Alsace puis l'entrée en Allemagne pour les journaux *Action* et *Libération*, Vailland suit la progression des troupes américaines, dort où il peut déployer un lit de camp, en février-début mars 1945, il parvient aux abords de Cologne. L'avancée des blindés dans la ville se produira le 5 mars et le lendemain sera marqué par un affrontement entre les chars Sherman et Panther sur le parvis de la cathédrale. Vailland n'aura guère le temps de faire étape dans la ville. Le lendemain, un détachement américain parvient à franchir le pont

dimension inouïe d'un boycott des commerces juifs systématique, encouragé par l'État. Parfois, le zoom peut être l'ennemi du plan large. Le nez collé sur l'événement, le reporter voit faux. » Cela étant, envoyé spécial pour *Paris-Soir*, Vailland n'était pas à Berlin en éditeur ou analyste de politique étrangère (et il est probable que des confrères avaient traité le « plan large » ; Vailland pouvait s'en tenir aux « choses vues »). Mais on peut tout imaginer, y compris le souci de ne pas « brûler » *Paris-Soir* ; le *Manchester Guardian* avait été interdit de diffusion en avril 1933, des journalistes seront expulsés. Ses confrères du journal sur place, les frères Jérôme et Jean Tharaud – Jérôme sera reçu à l'Académie française en novembre 1939 – ménagent le régime nazi, laissant entendre que les chemises brunes sont à la fois « une menace et une protection pour les juifs » évitant que la foule ou des « individus isolés » puissent « satisfaire eux-mêmes leur rancune ». Le gréganisme de la gent journalistique est un lieu commun : dans la presse française (hormis *La Croix* et *L'Humanité*), il faudra attendre juin 1938 pour que Georges Duhamel, dans *Le Figaro*, condamne sans ambages les persécutions des Juifs en Allemagne. Vailland retrouvera Berlin en 1952 et y rencontrera plusieurs fois Bertolt Brecht, installé à Berlin-Est depuis 1949 conceptions des deux dramaturges divergent et de retour à Paris, Vailland publiera son *Expérience du drame*).

Chemnitz/Karl-Marx-Stadt (p. 199). – Colonel Foster *is schuldig* ou *Oberst Foster* ou *bekannt sich schuldig*... ainsi traduit en allemand le titre de la pièce *Le Colonel Foster plaidera coupable*. Interdite en France, elle sera fréquemment adaptée et jouée dans les démocraties populaires. Ce assure à Vailland une certaine notoriété en République démocratique allemande où il se rend en reportage au printemps 1955. S'il constate que la mue de « l'homme nouveau » tarde à se manifester au quotidien, il n'en considère pas moins que les partis communistes l'accéléreront. Amateur de cyclisme, il suivra les coureurs de la Course de Paix pour l'hebdomadaire *L'Avant-Garde*, organe des Jeunesses communistes. Cette compétition, inaugurée en 1948, se déroulait à l'origine entre Prague et Varsovie. En 1952, le *Neues Deutschland*, organe du parti communiste RDA, se joint aux organisateurs et Berlin devient ville de

lépart ou d'arrivée selon les années. En 1955, le premier des loueurs français, Pierre Gouget, se classe 23^e (sur 99) sur le parcours Prague-Berlin-Varsovie. Vailland est de la plupart des étapes, dont celle de Karlovy Vary (Karlsbad sous l'Empire austro-hongrois).

Italie (pp. 52, 100, 197, 209). – Tiens, commençons, au hasard, par Gargano (Pouilles/Puglia) où Élisabeth lui fait rencontrer les futurs personnages de *La Loi* (Rondeau, Daniel, *op. cit.*). Le fictif Porto « Manacore » de *La Loi* se situe dans ces parages de ce séjour « monacal » (Manacore fut-il inspiré par le *monachorum* des *Ioca* et de l'*Historia* ?). Vailland y réside quatre mois à proximité. Continuons avec cette énigmatique confidence d'Élisabeth à Marcel Schneider (*L'éternité fragile : le goût de l'absolu*, Grasset éd.) : « sa seconde femme, fille d'un homme politique italien progressiste, m'a dit un jour [en 1957] en pleurant qu'il lui avait refusé l'argent pour aller à Rome à l'enterrement d'une sœur qu'elle adorait. ». Lisina Naldi (Élisabeth, Élisabeth, selon les auteurs) reproche à son époux/complice « son avarice qui dépasse les bornes ! Son avarice foncière, naladive, sa seule passion en fin de compte. ». Vailland vivra parfois aux crochets de Lisina, mais à d'autres, et notamment pour la galerie, ou parce qu'il est largement défrayé, comme l'autres envoyés spéciaux de ces époques, il sait se montrer lispendieux. Et même généreux : ses amis en témoigneront.

Lisina est la fille de Pippo Naldi (directeur d'*Il Tempo*, puis homme politique antifasciste de premier plan), qui épouse 1905 Moussia, une émigrée russe. Lisina, née à Bologne 1916, épousera d'abord un metteur en scène italien, puis un immigré roumain, le compositeur Roman Vlad.

C'est sur le trajet vers la Tchécoslovaquie, en 1937, que Vailland fait étape à Milan et Venise. Il fêtera son mariage avec Andrée Blavette en Sicile, à l'été 1936. Retour en Italie pour un reportage en compagnie de Pierre Courtade et Claude Roy en avril 1948 (voir aussi *Grèce*). Il revient en compagnie d'Élisabeth, et passe avec elle plusieurs mois à Paris, au printemps et à l'été 1950, dans la villa de l'écrivain d'origine tchèque (Kurt Erich « Curzio » Suckert, dit...) ; il est souvent absent, sa sœur, Maria, est davantage présente, mais il est possible qu'Edda et Ezio fréquentent aussi la demeure. C'est une maison moderne (bâtie en 1940), qualifiée de « splendida

e assurda » par Maurizio Bono de *La Repubblica*. Quelque peu fastueuse aussi – Michael McDonough, puis Marida Talamona, publieront des *La Maison Malaparte* en 1995 et 1999 – et le contraste avec La Grange aux Loups (voir *Les Allymes*) qui lui « succède » est frappant.

Vailland retrouva Rome en août 1964, pour l'un de ses derniers reportages, en compagnie de son ami, le photographe Marc Granger, lors des funérailles de Palmiro Togliatti, et d'Annette Léna, de la revue communiste *Clarté*.

Voir aussi www.roger-vailland.com/Roger-en-Italie

Rome (p. 89). – Vailland y fit plusieurs séjours. En 1950, il y rencontre, en son atelier, le peintre « réaliste socialiste » sicilien Renato Guttuso, futur Prix Lénine pour la Paix (1972), occupé à l'achèvement de son *Occupazione delle terre incolte di Sicilia*. Fin août 1964, accompagné de son ami photographe Marc Garanger, Vailland couvre les funérailles de Palmiro Togliatti, le secrétaire général du PCI, mort à Yalta le 21 août. Il fut aussi dépêché à Rome, en mars 1933, pour rendre compte de la visite de Ramsay MacDonald au Duce. Mais *Le Saint-Empire*, qui ne sera publié qu'en 1978 par les éditions La Différence, essai visant le Vatican devenu « l'instrument de l'impérialisme américain », fut élaboré à Capri, à l'été 1950, dans la maison de Malaparte, lequel considérerait que son ami ne comprenait rien au catholicisme. En décembre 1952, de Rome, Vailland adresse une carte postale de la piazza Madona à son notaire, Hubert Gillot et son épouse Irma, avec cette mention : « c'est la Rome que nous aimons, elle est presque païenne. ». À la mi-octobre 1954, les Vailland séjournent de nouveau à Rome, et de nouveau en janvier 1958, puis en juin 1960.

Gênes – En juillet 1948, Pierre Courtade, Claude Roy et Roger Vailland couvrent les grandes grèves qui ont suivi l'attentat de Rome contre Palmiro Togliatti. La grève est générale dès le soir de l'attentat du 14 juillet. Le 16, le calme revient mais l'Italie compte déjà 16 morts et deux centaines de blessés. À Gênes, des militants tirent sur les carabinieri. Des milices armées se forment. Dès le 15, la direction du parti estime que l'insurrection ne peut l'emporter (et l'ambassadeur soviétique lui avait indiqué que Moscou désap-

prouvait cette option aventuriste). En 1960, Togliatti évoquera une « défaite certaine » prévisible de l'insurrection, car trop spontanée, trop désorganisée.

Grèce (p. 52). – Vailland se rend en Grèce en 1947 (il y fait un voyage venant d'Haïfa) et rédige divers reportages pour *Les Lettres françaises*. Il y fera aussi son dernier grand voyage, en compagnie de deux couples d'amis, Coulentianos et son épouse américaine Joy, Marc Garanger et sa femme Janine. Sur les brèves rencontres de Vailland avec la Grèce, lire <http://www.roger-vailland.com/Plutarque-a-la-taverne>

Roumanie. – À Paris, Vailland fréquente nombre d'intellectuels roumains. Il traduira l'*Ulysse dans la cité* d'Elie Voronca (Sagittaire, 1933 ; le bandeau indique « le premier livre traduit en français d'un grand poète roumain »). Il fréquente aussi Claude Sernet (Ernest Spirt), le beau-frère de Voronca et Tristan Tzara. Dans son article de *Paris-Soir* (22 juillet 1933) « Le plus extraordinaire roman paru en 1933 : *La Visirova ou des Folies Bergère jusqu'au rôle* », Vailland écrit : « Nous étions en Roumanie ». Cela tant, il l'était surtout alors par l'imagination. Tania Visirova était bien danseuse nue, mais Vailland livre surtout un roman-feuilleton à *Paris-Soir*. S'il se rend en Roumanie, c'est surtout en mai 1940. Selon Claude Roy, dans *Nous*, Vailland « mobilisé pour quelques jours en juin 40 » s'y trouve en tant qu'« affecté spécial » (sorte de coopérant nobilisé sur son poste de travail). Mais il avait effectué un très court séjour à Bucarest, en 1929, en compagnie des passagers d'un avion accidenté (qui rejoignirent la capitale roumaine depuis la Bulgarie, voir l'entrée Turquie). Dans un article envoyé d'Espagne fin 1932, il fait état d'un reportage à Bucarest en juillet de la même année.

Tirana – Pour s'assurer de la conformité du récit de Tania Visirova (« La Visirova »), *Paris-Soir* dépêche Vailland en Albanie... Il rencontrera le roi Zog. Lequel, paraît-il, s'amuse

sera fort du feuilleton, pourtant très romancé (au point que l'ambassade d' Albanie en France tentera d' en faire suspendre la publication).

Espagne (pp. 60, 93). – Novembre 1932 : Vailland vient de *Paris-Soir* en Scandinavie, Robert Lorette et d' Jérôme Tharaud suivent Édouard Herriot en visite officielles, tel Serge de Chessin, ou d' envoyés spéciaux tel Henri auprès du président Alcala Zamora. Vailland retournera en Esjou). *Paris-Soir* en publiera un large extrait, un portrait de n Hedin « *admirateur de la force brutale* ».

Suède – Sous le pseudonyme d' Étienne Merpin, Vailland fit aître *Suède 1940* (ouvrage essentiellement rédigé d' après ives, et peut-être avec la collaboration de l' envoyé per- vailland signe alors Robert François... Il n' est pas certain que ' ouvrage soit aussi le reflet de ses propres reportages en Suède (s' il en fut). À diverses occasions, Vailland fut en- voyé spécial en divers pays d' Europe (par exemple, en Bel- gique, pour les funérailles de la reine Astrid, en sept. 1935), nais je n' ai pas retrouvé d' article de Robert François datés l' une ville suédoise... Le livre, comme d' autres des éditions lu Sagittaire, sera rapidement interdit de diffusion...

pagne à l' été 1936. Il séjourna à Séville avant de poursuivre en solo son reportage à Lisbonne.

Portugal – Vailland s' y est rendu fin 1932 depuis l'Espagne
<http://www.roger-vailland.com/Roger-Vailland-au- Portugal>

ion du 1^{er} janvier 1931.

Indonésie : Borobudur. (pp. 97, 169). – Ou, pour Vailland, *Boro-boudour* (voyages à Bali, Java et autres îles). Pourquoi visit-il pour ce titre d'évoquer le temple de Borobudur (Borobudur en javanais) en raison de l'actualité, de la portée du mot, d'une portée symbolique ? En 1935, Paul Vailland avait translittéré en *Barabudur*. L'actualité indonésienne, de décembre 1950 à février 1951, c'est plutôt le mouvement de la République des Moluques du Sud (avril 1950) et le soulèvement de novembre. Il semble que sa visite du temple javanais ait impressionné Vailland. Parallèlement, il alimente en reportages « l'hebdomadaire du monde en- », *La Tribune des nations*, que soutient financièrement l'Union soviétique. Il dénonce les menées hégémoniques américaines et célèbre l'émancipation des décolonisés. Ses articles mêlent réflexions politiques et couleur locale (le titre de son article de 1951, « Des orchidées et des licornes », ne le dit pas sur ses reportages). *Boroboudour* mêle aussi divers types d'observations et évoque parfois les chroniques d'Éric Hoffer (G. Orwell) pour *The Observer* (*Collected Essays*, vols 1 et 2, Penguin).

Vailland évoquera aussi son voyage dans *Les Indes françaises* (no 372, 19 juil. 1951) en deux articles : « côté de Boroboudour » et « Au cœur des rizières avec les rois de Bali ». Pour Gilles Louÿs (« “Avons-nous donc vraiment besoin de démons”, *voyageurs français du xx^e siècle* », *Viatica* n° 2, mars 2015), « la grille marxiste du monde » de Vailland lui fait prendre l'attitude du touriste « à qui on ne la fait pas » et voir dans les rituels sacrés « un spectacle à la mode » révélant « un processus de folklorisation » du sacré. Vailland relève que « lorsque l'œuvre d'art est devenue une marchandise dont il importe de stabiliser la valeur », elle devient « distraction ». *Boroboudour* paraît en 1951. Un an avant la formation de l'Internationale lettriste à Paris avec Guy-Ernest Debord (sa *Société du spectacle* fondée fin 1967).

Autres pays Abyssinie (p. 49). – *Paris-Soir* dépêche Vailland, en 1930, couvrir le couronnement d'Hailé Sélassié, le Négus de l'Éthiopie. L'écrivain est tenté d'imiter Rimbaud et se faire aventurier mais il lui manque un capital de départ. Brièvement, il caresse l'espoir de trouver un mécène mais un financeur potentiel, passager lors de la traversée, semblant intéressé, meurt prématurément. Vailland ne succédera ni à Rimbaud, ni à Henry de Monfreid, ni à de Chameau, ni à la barre d'un boutre, ne pèrègrinera pas entre Aden, Djibouti et les confins de la Somalie... À Addis-Abeba, il rencontre Sammy Brill, opérateur du ciné ; Gilbert Lannes, qui apprend à l'escale de Djibouti la mort de son dernier. Il réalisera un film « aidé de notre collaborateur Roger Vailland, venu lui aussi (...) pour assister au couronnement », relatara *Paris-Soir* dans son

Israël : Tel Aviv (p. 40). – Vailland, envoyé spécial de *France-Observateur*, retrouve Joseph Kessel, missionné par *France-Soir* à Jérusalem, et nombre d'autres grands écrivains français lors du procès Eichmann : Elie Wiesel et

Hannah Arendt, Frédéric Pottecher, Jean-Marc Théolleyre administratif et Vailland sera convié à se joindre à la troupe, ce particulier émule de Vailland, Yves Courrière (auteur d'un qui comprend 18 comédiennes et acteurs, dont Alice Sapritch *Roger Vailland ou un libertin au regard froid*), ainsi qu'il fera par la suite carrière au cinéma. Au Caire, la troupe Pierre Joffroy ou Madeleine Jacob. Des juristes et des écrivains jouent au Théâtre royal de l'Opéra. Vailland donne des conseils, des historiens, obtiennent aussi des sièges sur les conférences à Alexandrie et au Caire (*La Revue des* de la presse (Lord Russell, Léon Poliakov...). Mais la préface relate : « M. Roger Vailland qui, lors de son visite de Vailland à Tel-Aviv et environs est antérieure. *Passage, parla à l'Amicale de ses principaux ouvrages* » ; il suivi son ami Fernand Lumbroso, organisateur de spectacles agit de l'Amicale du Lycée français). Fernand Lumbroso lors d'une tournée moyen-orientale, en 1947, il fait élève que « c'est en Égypte qu'il rencontra Jean Marchat, escapade en Palestine (deux membres du groupe Stern – qui devait monter la saison suivante son Héloïse et Abélard au et Betty – lui demanderont conseil pour l'élaboration d'un spectacle *des Mathurins* ». <http://www.roger-vailland.com/> explosifs ; il retrouvera plus tard Betty Knout en compagnie de Fernand Lumbroso, ami de Vailland, se rapproche de Philippe Erlanger, directeur de l'AFAA et en 1947, il devient directeur administratif pour la « Saison officielle française de comédies », qui fait partir en tournée au Moyen-Orient 16

d'Yves Courrière, en avril 1961, à Beersheba). Il rejoint France en embarquant à Haïfa pour Marseille via la Grèce. Lumbroso, qui fit jouer Brecht en France, avait déjà connu Arthur Adamov et Léon Pierre-Quint (directeur éditions du Sagittaire et mécène de la revue *Le Grand* avant de fréquenter Vailland qui l'initie à l'opium. Voir à l'entrée Palestine.

Égypte (pp. 101-102, 181-182). – En 1952, l'Égypte est encore le royaume de Farouk et Farida, les souverains question de Jean Marchat. Vailland accompagne la troupe qui co-dirigée par le colonel Mohammed Naguib, avec un autre « officier librettiste » à Beyrouth.

Gamal Abdel Nasser, renverse en juillet. Après avoir été Premier ministre et Premier ministre adjoint de leur successeur, le prince Fouad, ces militaires proclameront la république en juin 1953. Vailland couvre les soubresauts de l'Égypte. En 1952, ce qui lui vaut un séjour en prison pour avoir participé à une réunion en compagnie d'Égyptiens catalogués communistes et avoir visité les usines de Choubra (Shubra El-Kheima). Il évoquera ses souvenirs dans *Choses vues en Égypte* (paru en août 1952, dès son retour). L'Égypte sera de nouveau évoquée dans *La Fête* (1960). Auparavant, en 1947, il avait accompagné la troupe de la Saison officielle française de comédies organisée par l'Association française

d'action artistique pour « la première tournée officielle française appelée à visiter, depuis la guerre, le long du bassin méditerranéen, des pays qui furent les berceaux de la civilisation... » (présentation de Philippe Erlanger, directeur d'association, dans la *Revue des conférences françaises en Orient*, no 2, février 1947). Si Jean Marchat est le directeur artistique de la tournée, Fernand Lumbroso en est le directeur. **Liban** (p. 102). – Après Le Caire et Israël, le Liban, Vailland rejoint Fernand Lumbroso à Istanbul et Ankara. Mais il a déjà publié, en 1932, le feuilleton *Leïla ou les ingénueuses*, dont le principal personnage est une jeune Turque qu'il avait rencontrée lors d'un reportage. L'avion du retour fera une panne de moteur au-dessus de la Bulgarie, et s'écrasera. Vailland en réchappe et rentrera à Paris depuis Bagdad, après avoir parcouru des kilomètres à pied en Bulgarie en compagnie des autres rescapés. **Palestine**. – Lu dans *Shamir*, de Charles Enderlin (FéniXX) : « Pierre Hervé et Roger Vailland qui effectueront un reportage en Palestine et raconteront Yeridor et Nathan Yelin... » (présentation de Philippe Erlanger, directeur d'association, dans la *Revue des conférences françaises en Orient*, no 2, février 1947). Si Jean Marchat est le directeur artistique de la tournée, Fernand Lumbroso en est le directeur. **Israël**. – Lu dans *Shamir*, de Charles Enderlin (FéniXX) : « Pierre Hervé et Roger Vailland qui effectueront un reportage en Palestine et raconteront Yeridor et Nathan Yelin... » (présentation de Philippe Erlanger, directeur d'association, dans la *Revue des conférences françaises en Orient*, no 2, février 1947). Si Jean Marchat est le directeur artistique de la tournée, Fernand Lumbroso en est le directeur. **Liban** (p. 102). – Après Le Caire et Israël, le Liban, Vailland rejoint Fernand Lumbroso à Istanbul et Ankara. Mais il a déjà publié, en 1932, le feuilleton *Leïla ou les ingénueuses*, dont le principal personnage est une jeune Turque qu'il avait rencontrée lors d'un reportage. L'avion du retour fera une panne de moteur au-dessus de la Bulgarie, et s'écrasera. Vailland en réchappe et rentrera à Paris depuis Bagdad, après avoir parcouru des kilomètres à pied en Bulgarie en compagnie des autres rescapés.

rations à *Action*. Pierre Hervé, député communiste du Finistère en 1945, avait rejoint *Libération*, puis, en mars 1949, *Action*. Repris en main par la direction du PCF la même année, l'hebdomadaire cessa de paraître en 1952. Voir aussi entrée Tel-Aviv.

Tanzanie, Tanganyika. – Le périple de Vailland à La Réunion et à l'île Maurice se poursuivait en Afrique et *France-Soir*, à partir du 25 mai 1959, publie « *le carnet de route de l'auteur de La Loi, prix Goncourt 1957, aventurier renommé qui vient de vivre sept mois dans l'océan Indien et en Afrique orientale* ». Le voyage a été financé par des avances du quotidien et des Éditions Rencontre (coll. L'Atlas des voyages) de Charles-Henri Favrod. La Tanzanie est alors, jusqu'en avril 1964, constituée du Tanganyika et de diverses îles du Zanzibar. Les Vailland se rendront notamment au cratère du Ngorongoro. L'endroit figure sous le nom anglais Ngorongoro Crater dans le roman *La Fête* où les personnages discutent de projets de voyages plus ou moins fantasmatiques.

Grèce – De retour de la tournée théâtrale au Moyen-Orient, Vailland fait escale en Grèce...

Pour « conclure » **Scandinavie, Belgique, Pressagny, etc** Sous le pseudonyme de Robert François, Vailland dirigea temps la collection « Les Coulisses de la guerre » pour l'éditeur Le Sagittaire, en 1940. L'ouvrage *Suède 40*, signé Étienne Merpin (alias Robert François/Vailland) sera mis au pilon par décision des autorités d'occupation. Le Sagittaire, dirigé par Léon Pierre-Quint, se replie rue du Vieux-Port à Marseille, dans l'immeuble des *Cahiers du Sud*. Il est probable que Vailland en fréquenta les locaux. À la Libération, Vailland mène une enquête en Belgique, publiée d'abord dans *Libération* en juillet 1945, puis reprise augmentée pour les éditions du Chêne dans la collection « Questions d'aujourd'hui » (no 25) sous le titre *Léopold III devant la conscience belge*. Le souverain belge avait refusé de se replier sur la France et il fut mis aux arrêts au château de Laeken le 4 juin 1940. Il fut évacué en Autriche en mai 1941 puis il s'installa en Suisse, son frère, le régent Charles le remplaçant car une partie de la classe politique s'opposait

son retour. Il abdiqua en juillet 1951 en faveur de son fils, Baudouin. Comme indiqué en introduction, une recension exhaustive des « lieux de Roger Vailland », signalés ou non par ce dernier dans ses correspondances ou ses *Écrits intimes* posthumes, par d'autres auteurs, mobiliserait sans doute toute une équipe d'archivistes.

Toponymes fictifs. – Bois-le-Prince (*Bon pied, bon œil*) est sans doute Antony. Bionnas (325 000 Francs) est assurément Dyonnax. Étiamble (*Drôle de jeu*) correspond à Châtaignes-sur-Reyssousse. Quant au Clusot (*Beau Masque*), il s'agit de Saint-Rambert-en-Bugey... et Sainte-Marie-des-Anges pourrait être Ambérieu-en-Bugey. Certains noms de voies sont aussi fictifs et, s'il est bien une avenue de la Gare (*Un Jeune Homme seul*) à Fismes et à Châlons (sur-Marne, à présent Reims-Champagne), il n'en est pas à Reims. Porto Manacore, village fictif des Pouilles, fut transposé en... Corse, dans la version italienne du film de Jules Dassin, *La Loi*. Le tournage se déroula à Carpino, Rodi Garganico, Peschici et San Menaio (Vico del Gargano), mais pour majeure partie à Carpino. Vailland avait séjourné plusieurs fois dans la province de Foggia où se situent ses localités, et particulièrement à Peschici. Mais comme le traitement du sujet irrita les autorités italiennes, qui faillirent refuser l'organisation de tournage, il fallut donc transposer, en vue de la diffusion en Italie, l'action en Corse « *per eludere una dura irritata* », comme le rappela *Il Corriere del Mezzogiorno*, ce qui n'abusa personne. La presse italienne avait en effet fait état du tournage de *La Legge* à Carpino avec Lollobrigida, Marcello Mastroianni et Ivo Livi (Yves Montand).

Outre les noms de localités, on trouve La Grange aux Vents (La Grange aux Loups, nom de la maison des Alloues). Nombre de noms propres (localités, appellations, &c.) dans les romans sont sans doute inspirés de visites *in situ*.

* * * * * Cette recension, encore une fois, ne s'arrête pas à l'exhaustivité... Il est possible, sinon probable, que Vailland se rendit en d'autres pays que ceux mentionnés, mais peut-être que lors d'une courte escale, en excursion depuis un pays voisin. Au cours de leur séjour à la Réunion, les

Vailland se rendent à Anjouan (Comores), par exemple, en arrouverait le boulevard de Clichy (où dîne Caracalla), la rue de 1958. Au détour du recueil *Bordel Hussards* (Stéphane Milliostrasbourg à Lille, ou encore la place Maubert (« la Maube éd.), dont Philippe Bilger est le premier signataire d'entre 19 dont le nom résonne comme une menace venue du monde d'en contributeurs, dont Thibault de Montaigu, on trouve cette as... (...) les cafés de la Maube, ultime asile des clochards »). phrase : « J' ai rencontré Roger Nimier pour la première fois Dans son *Le Paris des écrivains* (éditions Alexandrines), Jean dans la maison de campagne de mon grand-père à Pressagny. Le Nouvel mentionne diverses fois Vailland : pour La Muette, l' Orgueilleux. Il était dans le couloir du premier étage entre le secteur du Point du Jour où Roger Vailland a placé le Roger Vailland et Jean Freustié. Tous trois avaient le teint rowling de La Truite », les abords du café Le Postillon à jauni et la peau un peu fripée... ». Pressagny (Eure, proche de Saint-Denis, où l' abbé Prévost fait se rencontrer Manon et le Giverny et Vernon, ou Vernonnet, où résidait Georges Chevalier de Griex, et ceux de la rivière du Crould. En fait, Dumézil) est la résidence des Gallimard (Gaston, Claude...), on peut imaginer Vailland (presque) un peu partout, comme Claude y réunit les auteurs de la collection Folio. Certains Philippe Lacoche, ancien journaliste de *L'Aisne Nouvelle* et écrivains, comme Robert Grégut (qui dédicace *Le Trou de la Courrier Picard*, qui le voit revenir en « pèlerinage serrure » à Madame Claude Gallimard » et indique que parmiypothétique » à Acy-en-Multien et « boire un dé de marc les nouvelles du recueil « certaines ont été écrites à Pressagnychez Marin » (le café Marin de Silly-le-Long) et croiser »), y séjournent quelque temps. Je ne signale ici la présence de Marcel Trumel, « jeune résistant du mouvement de Madeleine Vailland à Pressagny que pour glisser qu'il fut surnommé Fourcade ». On peut aussi le penser retrouver son ami parfois « le hussard rouge ». Le roman de Nimier, *Le Hussard* Jacques-Francis Rolland, auteur d' *Un dimanche inoubliable bleu*, fit « école ». Celles des « hussards » (Paul Morand, près des casernes, à Silly-Tillard (Oise), lequel accompagna Antoine Blondin, Jacques Laurent, Michel Déon, et alii), l' Vailland sur le pont de Remagen. Ou encore au « Château » d' Anjouin (Indre) où Léon Pierre-Quint avait emménagé en Bernard Frank. Jacques Laurent (Cécil Saint-Laurent), ayant uillet 1939, encore à Antibes où l' éditeur loge cher René dirigé la revue *La Parisienne* (1953-1958), et François apporte au printemps 1943, puis à Varilhes (Ariège) où il Nourissier y ayant attiré des auteurs marqués à gauche, comméjourne avant de regagner, après la Libération, Paris et le 9, Claude Roy, Maurice Clavel, etc., et Vailland, on finit par ue Freycinet, puis le 3, rue Flachet. Vailland se rendit aussi en distinguer les hus-

Afrique, pour voir les neiges du Kilimandjaro, dans une sards « bleus » des « rouges » (ou roses), les « bleéserves, et des lions. Raté, pas de lion en vue : « Les histoires étant catalogués à droite. Ce qui valut à un écrivain tel Mile lions n' appartiennent qu' à Hemingway ! et à Kessel ! » Doury (prix Nimier 1968 pour L' Indo) d' être superberentretien entre Elisabeth et Daniel Rondeau pour *Le Nouvel* ignoré par toute une partie de la critique... Vailland fut auObserveur de fin juillet 1993). Ce serait sans fin... Mais l' occasion un chroniqueur sportif (courses cyclilors ? À suivre, peut-être... **Jef Tombeur**

automobiles) et de ce fait, il séjourna aussi au Mans, à naco, en 1957. Il se peut aussi qu'il se soit rendu dans capitale du pied de cochon » (Sainte-Menehould) pou documenter sur Jean-Baptiste Drouet, qui intercepta Louis à Varennes et qui est la figure centrale d' *Un Homme peuple sous la Révolution*, de Vailland et Raymond Man publié en feuilleton en février 1938 dans le quotidien *Peuple*, organe de la CGT.

Il n' a pas été ambitionné (ou si peu...) de traquer thématiquement les toponymes dans l' œuvre de Vailland... Tâche incommensurable ou presque... Dans *Drôle de jeu*,